

Début des années 1990...

Entre l'Est et l'Ouest, entre l'Histoire et son histoire, où serait le vrai exil ?

Carmen SERGHIE LOPEZ

NICE, *mon amour...* ?



***Je n'ai pas voulu écrire un livre,
mais remercier une chance***

Je quitte la Poste le télégramme déplié à la main, et je marche comme une somnambule, en me glissant parmi les silhouettes noires des passants. Les larmes se mêlent aux gouttes de pluie sur mes joues, et mon coeur se serre dans une sensation d'humble reconnaissance. J'enregistre l'image brouillée du clocher sur le ciel de carton gris, et mes pas se dirigent automatiquement vers la petite église du coin de la rue que je traverse presque chaque jour, en faisant le discret signe de croix.

Cette fois-ci, le geste est la réponse à un miracle.

Après vingt ans de rêve constant, devenu absurde avec le temps, je pourrai voir la France.

J'y suis invitée pour un mois, à suivre des cours d'été.

A la veille des Pâques, j'avais eu l'inspiration d'essayer une demande décente mais désespérée auprès de sept centres universitaires, choisis au hasard, parmi une quinzaine, tous aussi sonores que tentants par leurs programmes. Dans les semaines qui ont suivi, j'avais commencé à m'habituer aux réponses élégantes, précises mais identiques... Il n'était pas question pour moi de payer quelques milliers de francs. Il ne me restait que le plaisir sage de recevoir des messages universitaires français. Et quand je m'y attends le moins, quand je suis à la limite de la résistance dans une réalité qui s'acharne à épuiser tous les sens possibles de la misère, ce coup de chance fantastique : « *Université de Nice invite Madame N. à suivre gratuitement cours d'été 3 semaines en juillet ou août (cours hébergement et restauration à notre charge) –téléphone 93375394 début des cours 2 juillet. Brochure envoyée aujourd'hui avec lettre officielle –professeur M. R. directeur université internationale d'été.* »

Je monte les quatre marches du rez-de-chaussée, dis bonjour à la voisine, cherche la clé dans mon sac, traverse le modeste deux-pièces, m'arrête devant la bibliothèque et trouve tout de suite la revue. Mon regard ne se détache plus des caractères blancs, imprimés sur le carré noir, Côte d'Azur, Riviera. Vivre pendant quelques semaines au bord de la Méditerranée -voilà le défi que le destin s'amuse à lancer à ma misère.

A mesure que je fais l'effort de réfléchir, je commence à me calmer et à évaluer les difficultés d'un tel voyage. Tout ne peut être si simple dans un pays dont le nouveau maquillage, composé à la hâte, vient de couler, en laissant voir à toute l'Europe une tête de clown demi tragique.

D'abord, je dois me rendre à Bucarest, à l'Ambassade, déposer le télégramme et le passeport afin d'obtenir le visa et dans une semaine, ou plus tard, je pourrai y joindre la lettre officielle. Apparemment, je suis libre de partir n'importe où, plus besoin d'autorisation de la part de l'Education, de la Securitate, mais, bien sûr, il est préférable que je reste très discrète pour le moment. Pratiquement, ils ne m'avaient rien dit, ils ne m'avaient jamais surveillée ouvertement, mais je savais qu'ils s'intéressaient à mon courrier et à mes abonnements, à mes conversations téléphoniques; j'ai toujours senti leur présence, tout comme je respirais l'air empoisonné d'un système qui semblait éternel. Je ne suis qu'un cafard parmi tant d'autres, d'autant plus suffoqué par le sentiment de l'impossible et de l'horreur, que j'ai la conviction d'être un cafard obstiné.

Je descends du taxi et après cent mètres je me trouve devant l'Ambassade de France. Un cordon de policiers empêche les gens de pénétrer dans la cour, à l'entrée de laquelle quelques dizaines de « privilégiés » sont arrivés à une étape supérieure de leur attente. Je me faufile, j'écoute parler des gens qui attendent ici depuis un mois ou deux, je pose des questions et j'apprends qu'il y a plusieurs stades: il faut se faire inscrire sur une liste pour obtenir un formulaire à remplir, ensuite sur une autre liste pour présenter le formulaire et l'invitation, et enfin, il faut attendre la réponse. Tout cela peut durer de longues semaines si l'on n'a pas de relations, ou si l'on ne glisse pas une enveloppe dans la main du cerbère qui garde l'entrée. Il est impossible de m'approcher du cordon, mais je ne sais qu'une seule chose: je dois tenter n'importe quoi pour réussir, et cela très vite.

L'idée me vient de me diriger vers l'école française qui se trouve à côté, elle a un directeur qui est sans doute français, il pourra peut-être m'aider. En effet, ce monsieur aux yeux bleus, à la barbe blanche écoute patiemment mes explications entrecoupées d'émotion et il est vraiment fantastique lorsque, après quelques minutes de réflexion, et revenu dans son bureau, il me tend l'un de ces formulaires que je connaissais de vue : « Madame, ce que je vais faire vous ne le direz jamais, à personne ! »

Les lettres dansent devant mes yeux, je ne me rappelle plus quelle est ma profession. Ce Bon Dieu m'offre une petite tasse de café et m'aide à remplir correctement le formulaire. Il prend le télégramme, dont il fait une photocopie, mon passeport, et me dit d'apporter deux photos.

Je reviens une heure après avec les photos (« Mais il faut sourire sur les photos, Madame ! »), et avec un bouquet d'azalées, il n'y a pas assez de mots pour le remercier, j'ai envie de lui baiser la main. Il me dit de revenir avec la lettre officielle dès que je l'aurai reçue et tout sera prêt une semaine avant mon départ, prévu pour la fin Juillet. Donc, le plus vite possible. C'est exceptionnel. En sortant de la cour, je vois l'imposante cathédrale et je sens mon coeur fondre: il est décidé, là-haut, que je fasse ce voyage unique, et dorénavant je sais que tout s'agencera de façon à rendre possible l'impossible.

Plus de deux semaines passent, je m'inquiète déjà, je surveille toujours le facteur, mais la lettre tant attendue n'arrive pas. Je devine qu'elle doit se trouver dans un lieu sûr, ce service spécial devenu maintenant plus subtil: on n'arrête plus les lettres, on les fait retarder, ce qui revient au même, surtout quand le temps presse, comme dans mon cas...

Je me rends à la Poste, j'explique tout au Chef du service Courrier, je menace de téléphoner en France pour demander des détails sur l'envoi annoncé, et rentrée chez moi, je le fais, mais, voilà, la France ne répond pas (!) et le facteur sonne à la porte et m'apporte la lettre !

Evidemment, le matin je suis à Bucarest, dans le bureau de mon protecteur qui me rassure: le visa sera délivré le 20 juillet, lui il sera en vacances, mais je pourrai passer récupérer mes papiers chez sa fille.

Je peux envoyer un télégramme à Nice : « Profonde reconnaissance. Je viendrai le 31 juillet ».

Cet été j'aime la mer un peu distraitemment, je la trahis déjà avec la Méditerranée, elle le sent et m'offre son plus beau vert gris et ses plus tendres caresses. Pas un jour de pluie, pas un nuage; elle brille, elle fait de son mieux pour résister à une prochaine comparaison.

C. est dans son élément, il ne veut plus sortir de l'eau, D. en est exaspéré, moi, je suis comme d'habitude tranquille de ce côté, je ne vais pas avec eux, ou très peu dans l'après-midi, car je continue à faire du nudisme au solarium.

Pendant les journées ternes d'automne et d'hiver, je ne vis que dans l'espoir de ces instants privilégiés, quand je sens le plus que mon corps existe, en réalité et en accord avec la chaude indifférence du sable et du soleil. Je n'ai plus de pensées, je ne suis que simplement heureuse.

Je quitte le littoral deux jours plus tôt parce que je vais à Bucarest pour récupérer mon passeport et pour obtenir le visa d'Italie.

C'est bien plus difficile que je n'imaginai, on me dit au Consulat que les Italiens mettent beaucoup de temps à délivrer les visas pour les Roumains, même s'il s'agit d'un transit, et c'est pareil à l'Ambassade d'Autriche. Je perds quelques heures à traverser Bucarest en taxi, d'une ambassade à l'autre, où je fais la queue pour des renseignements. Il n'y a pas d'alternative, je serai obligée de faire un grand détour, d'entrer en France par la Tchécoslovaquie et l'Allemagne, pour laquelle j'ai le visa en moins de 24 heures. Je me décide pour le train, l'avion est trop cher, l'équivalent de sept mois de salaire...

A l'agence de voyage, où je me rends ensuite avec le passeport maintenant en règle, une foule de quelques centaines de personnes bloque l'entrée. J'apprends que c'est la seule agence internationale du pays, et qu'il faut se faire inscrire sur une liste pour avoir un numéro d'ordre (on n'en délivre pas plus de trois cents par jours), avec lequel on se présente au guichet et on achète le billet. Pour être l'heureux possesseur d'un numéro d'ordre, il faut être là quelques heures avant l'ouverture de l'agence, donc à 5 heures du matin, mais déjà à 4 heures je suis le numéro 258.

Enfin, après une bousculade à l'entrée, où un policier contrôle les passeports, je suis dans l'agence, la victoire est proche, maintenant je n'ai qu'à me coller au mur et à rassembler toutes mes forces pour supporter l'attente. Les employées affolées travaillent dans cet air irrespirable avec une technique datant sans doute, du début de l'histoire des chemins de fer.

Je finis plus tôt que prévu et j'ai la chance de trouver un taxi qui m'emmène à la gare; je prends le train du soir pour rentrer chez moi. C'est mardi, dans trois jours je serai dans le *Panonia Express*, en route vers la France.

C. est plus tendre que jamais, je lui manquerai, mais il ne veut pas le reconnaître, je n'ai jamais été absente pour longtemps. « Maman, tu m'apportes un jean ? »

D., qui voit dans mon voyage un signe providentiel, me répète qu'il faut tenter à échapper à ce cauchemar que nous vivons et qui ne finira pas avant dix ans, qu'il faut penser à une vie civilisée pour C. et ne plus se retourner sur le passé. Je pourrai compter sur lui, il se débrouillera, mes parents l'aideront eux aussi, et si, après une année, tout va bien pour moi, je ferai venir l'enfant. Je lui réponds que s'il réfléchit un peu, il verra que c'est impossible objectivement, il le sait, d'ailleurs.

Il y a un mois, en Juin, j'avais atteint une limite physique et psychique, j'étais à bout de forces. Je ne pouvais plus continuer de vivre en plein absurde, l'horreur et la révolte me suffoquaient, j'avais pris la décision de m'adresser à quelque ligue ou organisme international et de demander à quitter le pays...La peur et la prudence, que l'existence de C. m'avait toujours dictées s'étaient effacées, je me découvrais le courage de crier le mensonge, l'énorme tromperie, la farce sinistre que l'on faisait

passer pour démocratie et qu'une majorité accablante d'imbéciles, d'opportunistes, d'incapables, de privilégiés avalait sans mâcher, chacun pour des raisons diverses.

Mais maintenant, devant la perspective de ce saut formidable dans l'au-delà civilisé, je me sentais un coeur généreux, pitoyable et solidaire avec ces taupes. Je voulais même faire quelques choses pour elles, à mon retour, je n'avais aucune idée claire, mais, enfin, ma révolte devenait constructive.

Vendredi soir, le 27 juillet, D. m'accompagne à Bucarest, d'où le lendemain matin je prendrai l'Express jusqu'à Prague. On descend à l'hôtel « Astoria » de la Gare du Nord, où on nous fait écouter le disque « l'hôtel est plein, nous n'avons pas de chambres libres ». Moi, qui me sens capable d'appeler la police ou la presse, demande le directeur pour lui expliquer que je commence un voyage qui dure trois jours et trois nuits, et que de toute façon, je ne vais pas dormir dans la gare, alors que cet hôtel minable n'a en réalité que quelques dizaines de chambres occupées... On nous donne enfin une chambre (à prix d'or, l'employé oublie de rendre la monnaie). A l'intérieur, pas d'ampoules électriques, on les a toutes volées, nous explique-t-on, mais dix minutes après, D. revient victorieux avec une ampoule qu'il fixe dans la veilleuse. Il est 8 heures du soir, nous avons faim, il faut aller manger quelque part. C'est bien difficile, là où ce n'est pas encore fermé, on ne trouve rien. Le seul restaurant ouvert, à l'exception de l'Intercontinental, Place de l'Université, où l'on paie en devises, nous offre une grillade et une garniture de riz, restée probablement du déjeuner, et une carafe d'eau claire avec deux glaçons; l'eau minérale est rare, on ne la sert qu'avec du vin.

Je pense à demain, je réalise que je devrais changer un billet de dix dollars pour me débrouiller plus facilement à Prague, et je le fais à la réception de l'hôtel d'en face. Pour ce séjour d'un mois en France, je possède l'incroyable somme de 110 dollars, c'est-à-dire les 75 auxquels j'ai droit tous les deux ans si je voyage à l'étranger, et les 35 pour C. qui figure sur mon passeport (ici, j'ai triché un peu, puisque je n'emmène pas mon fils).

Nous prenons un taxi et rentrons à l'hôtel, je suis fatiguée, je redoute ce qui m'attend.

La journée commence bien! L'Express qui vient de Bulgarie a déjà un retard de six heures, il a été arrêté en douane à cause des tziganes bulgares et roumains qui font du trafic. Les voitures sont inconfortables, huit personnes dans un compartiment, je gagne une petite place assise, mais je m'affole à l'idée de voyager comme ça, serrée, engourdie, durant quinze heures. Il est clair que je dois essayer de m'arranger avec le chef du wagon pour obtenir une couchette, ce que je réussis contre quatre billets de cent lei. Je ne vais pas le regretter, car bientôt ce sera vraiment l'enfer. Le train, qui devait partir à 9 heures du matin, se met enfin en marche à 15 heures et jusqu'à la frontière hongroise il se remplit encore; les tziganes avec leurs enfants dorment dans le couloir, sur les sacs et les bagages, c'est un tour de force que d'arriver aux toilettes, où la saleté est indescriptible. Ils vont presque tous à Berlin, les uns pour trafiquer, la plupart pour ne plus revenir.

Un train dans la nuit, c'est sinistre, le bruit des roues est assourdissant et le roulis du wagon m'empêche de fermer l'oeil. Je voudrais tant dormir un peu, mes cinq voisines se sont assoupies, elles sont plus jeunes, moi, j'ai mal à la tête, j'ai chaud et une curieuse sensation de peur me serre l'estomac. Heureusement, je suis allongée dans ma couchette, je n'ose même plus m'imaginer sur une place assise.

On ouvre brutalement la porte du compartiment et on allume, le couloir commence à s'animer. Il est 2 heures du matin, les douaniers roumains et hongrois font le contrôle. Il faut déclarer le but de son voyage, ses bagages, son argent, il est interdit de sortir de la monnaie roumaine.

A 7 heures, après avoir vu, enfin, le lever du soleil sur Budapest, je me rafraîchis en me passant sur le corps une petite serviette mouillée, je verse une tasse d'eau sur deux cuillerées de nescafé et j'avale un cachet d'aspirine.

Il commence déjà à faire très chaud et la steppe hongroise semble infinie. Le café ne peut rien contre la fatigue d'une nuit blanche, et dans la lumière rassurante du jour je m'endors, pour me réveiller au moment du contrôle que font maintenant les Tchèques. Ils sont plus polis et plus coopératifs.

Le paysage change, la fraîcheur des collines et le gai scintillement de quelque rivière me réveillent pour de bon. A 17 heures, je suis enfin, à Prague. Métro formidable, gare extraordinaire, propreté exemplaire, transition vers l'Occident. Je revois la mine ahurie du jeune Noir qui, descendu du *Panonia Express* dans la gare de Bucarest, m'avait demandé s'il se trouvait en effet là. Il ne voulait pas l'accepter : « It's really the Capital of Romania ? »

Au bureau d'informations, un monsieur âgé m'explique patiemment en français, que tout le trajet inscrit sur mon billet aller-retour est fantaisiste, que l'agence roumaine embrouille toujours les choses, et il me donne sur un papier toutes les correspondances et les horaires jusqu'à Nice.

Le problème, c'est d'avoir une réservation jusqu'à Stuttgart, ce que j'essaie de faire ensuite, en mélangeant le français et l'anglais devant une dame qui, elle, m'explique en tchèque et en allemand qu'il n'y a plus de réservation pour le premier train de nuit, mais qui, en me voyant effrayée et au bord des larmes, décroche le récepteur, pianote sur son ordinateur et obtient pour moi une place assise.

Le train est à nouveau bondé et je vais passer une deuxième nuit blanche. Les voyageurs ont changé: un professeur belge qui fait des annotations sur un volume de Mauriac, deux jeunes anglaises et un Arabe qui s'amuse et rient tout le temps, trois Roumains qui vont à Munich; l'un d'entre eux n'a pas de passeport, mais il se dérobe bien ou a de la chance, le contrôle est très superficiel.

A cause de la fatigue je n'ai pas faim, j'ai soif en permanence, heureusement que j'ai acheté dans la gare à Prague deux jus de fruits, des vrais, probablement. Malgré la porte ouverte, dans le compartiment on étouffe, le couloir est plein de monde et de bagages. Je relève mes cheveux, j'ajuste ma jupe qui colle à la banquette et je déboutonne encore plus mon chemisier. En avion, je serais déjà arrivée, et en bonne forme, regret que je chasse à l'instant même, en me rappelant le prix deux fois plus élevé.

Six heures du matin, le train s'est vidé et il fait frais, je mets un pull et je m'efforce de sortir de l'engourdissement de la nuit, en m'accrochant aux images nouvelles qui défilent. On dirait le bouquin illustré des contes des Frères Grimm, avec le blanc des maisons et le rouge des toits qui se détachent sur le vert foncé des palissades géométriques. Tout respire la netteté, l'ordre et l'équilibre.

A Stuttgart je descends et je prends sur le quai un chariot à bagages. Bien sûr, je ne découvre pas tout de suite qu'il faut appuyer pour le faire avancer, et je me sens rougir. J'entre dans la gare en le poussant lentement, et au même moment, tout ce que je réussis à embrasser du regard revient en boomerang sur ma tête.

Je m'arrête d'abord, aveuglée par l'éclairage, les couleurs et les formes, puis je commence à enregistrer les détails. Je n'ai jamais imaginé qu'il pouvait exister un

tel choix de bonnes choses, destinées à la consommation des gens, des gens comme moi... Un étouffant sentiment de honte, de pitié, de révolte impuissante se dissout dans la chaleur des larmes que je ne peux arrêter. Je sens que je m'en souviendrai toute ma vie, et que cette séquence sera toujours douloureuse. Je pense à C. qui n'a vu des bananes que deux fois, et la dernière c'était il y a six ans. Un peu gauche, j'achète une banane pour lui et je la mange en pleurant. Après un quart d'heure, mes yeux s'habituent à la lumière, je reviens peu à peu à moi-même, en me disant qu'après tout, ce n'est là qu'une banale porte d'entrée dans le monde civilisé, je suis seule, il faut que j'aie du courage pour surmonter le choc des contrastes.

Au bureau de renseignements j'apprends que je ne dois pas attendre, dans dix minutes j'ai un Express pour Strasbourg.

Je paie ma réservation dans le train à un chef de wagon qui me transmet de son calme et de sa bonne humeur. Dans les toilettes élégantes, je me lave et mets un autre chemisier, puis je regagne le siège moelleux et commence à grignoter quelques biscuits avec un peu de café. Le voyage devient confortable.

A Strasbourg, je découvre la sensation curieuse et rassurante d'être à l'aise, en dépit du contexte totalement nouveau, c'est le miracle d'une langue connue et aimée, grâce à laquelle je me fais absorber. Mon profond amour pour la France est né et s'est nourri des mots, ces mots lus et pensés que je retrouve maintenant flotter autour de moi, bien réels et vivants. Des visages ouverts et aimables m'encouragent, tout devient facile, je m'oriente rapidement, c'est comme si j'enfilais lentement un gant pour constater qu'il me va.

Je tombe amoureuse de la SNCF, de Lyon à Nice je peux, enfin, passer la troisième nuit de mon voyage en dormant.

Quand j'ouvre les yeux, je suis déjà plongée dans le rêve où je vais me mouvoir pendant un mois entier. Miramas, Cannes, Juan-les-Pins... Les palmiers et les agaves ne sont pas peints, le blanc des palaces et des villas coquettes n'est pas du carton, les couleurs éblouissantes des réclames et des enseignes ne sont pas un effet de mise en scène, le bleu intense qui borde le décor, c'est vraiment la Méditerranée. Tout semble aussi réel que la petite femme qui, perdue entre ses deux bagages, n'ose même plus respirer, de peur que le charme ne s'évanouisse.

Nice. Je sors de la gare et la première tentation est de prendre un taxi, je ne connais encore rien des prix, mais je renonce vite à cette commodité, et après m'être renseignée un peu, je commence à traîner ma valise et mon sac jusqu'à l'arrêt du bus. C'est assez loin, je dois me reposer tous les dix pas, mais je ne suis plus qu'yeux.

Ces cafés, ces boutiques, ces magasins, ces voitures, ces gens animent en nuances vives et fortes la première rue française dans laquelle je me trouve comme tout autre passant qui participe à une image quotidienne. L'autobus 22 me laisse devant la Faculté des Lettres.

Il est 9 heures du matin, il fait déjà extrêmement chaud. Je trouve enfin, le secrétariat où le directeur, aimable et souriant, me réserve un accueil si chaleureux, que la fatigue et les émotions accumulées tombent, et je me sens d'un coup dans une forme excellente.

Monsieur R. me dit qu'ils ont reçu mon télégramme et qu'ils m'attendaient, ensuite il s'enquiert de mon voyage, s'en étonne poliment et ne peut s'empêcher de me complimenter sur ma mine. Il m'offre une chemise cartonnée contenant le

programme des cours, une carte d'étudiante, le plan du campus, et charge P., un jeune animateur, de m'accompagner chez le directeur de la cité universitaire pour régler le problème de l'hébergement et des repas. A son tour, Monsieur B. est très aimable, il me donne la chambre 25, dans le bâtiment A, le plus tranquille de tous les trois, dit-il, et la carte rose pour le restaurant.

Dans le hall, des affiches attirent l'attention: il faut bien fermer la fenêtre, l'armoire et la porte à clé, même si l'on s'absente pour quelques minutes de sa chambre. D'ailleurs, le directeur aussi m'avait mise en garde, je devais faire attention à tout, parce que Nice est une ville touristique où la prudence s'impose.

La concierge me confie le trousseau de clés et j'entre dans une petite chambre accueillante, qui a tout ce qu'il faut: un lit aux draps blancs et frais, deux étagères, un bureau, une chaise, un fauteuil, une armoire, un lavabo. Quand j'ouvre la fenêtre et tire les rideaux, c'est comme un coup porté à ma rétine: la pièce est envahie par une lumière aveuglante, dans laquelle se confond le bleu indéfinissable de l'eau et de l'horizon.

Avoir la mer à ma portée, pouvoir la surprendre n'importe quand, le matin, à midi, la nuit, me réjouir de sa présence bénie pendant un mois, c'est inespéré, cette fenêtre qui vaut mes rêves est la plus belle surprise que me fait Nice.

Je range mes affaires, et après une douche et un café fort pour tromper la fatigue, je mets une robe légère et je descends déjeuner.

Le campus que je reconnais après avoir jeté un coup d'oeil sur le plan, dans ma chambre, est traversé par des jeunes plus ou moins bronzés, portant sous le bras les mêmes chemises cartonnées avec l'inscription « Université de Nice », en lettres orange sur fond bleu marine.

On parle italien, espagnol, anglais, japonais, tchèque et aussi...français. P. me dit qu'il y a deux autres Roumains, un garçon et une fille blessée lors des événements de décembre, ils suivent des cours préparatoires de langue. Je vais constater que, contrairement à mes attentes naïves et de bonne foi, ils évitent de me rencontrer, surtout la jeune fille, qui, en plus, habite au même étage que moi. Je comprendrai plus tard cette attitude, les Roumains ont peur à l'étranger aussi et se méfient d'abord des leurs, à juste raison, paraît-il.

Devant les bols et les assiettes appétissants, les fruits et les jus exotiques, je réalise que la faim me fait mal. Je mets sur le plateau une salade, du jambon cuit (pour lequel je vais faire une passion), un plat chaud et une banane. Je mâche lentement, et pour la première fois j'ai la conscience de participer à un rituel fondamental, qui peut et doit être un plaisir. Je me sens propre à l'intérieur du corps, comme je le suis à l'extérieur, puisque je peux, enfin, manger comme un être humain et prendre autant de douches que je veux, il y a de l'eau chaude en permanence. C'est, d'ailleurs une sensation de bien-être physique qui ne me quittera plus, durant ce séjour.

Un ciel gris d'Octobre, le vent qui me donne toujours des maux de tête, et les feuilles qui font des tourbillons moqueurs devant mes pieds quand, après six heures de classe, je rentre à la maison. Il n'est pas question de monter dans l'un des rares bus archipeins, dont les portes ne ferment jamais.

Je descends lentement le boulevard, à l'entrée d'une crèmerie on fait de nouveau la queue, c'est sans doute pour du fromage; en face du magasin, près de chez moi, une autre foule attend des chaussures. Je suis si fatiguée que, même si

l'on vendait du papier de toilette ou des allumettes, je ne pourrais plus rester debout encore une heure ou deux.

Heureusement, D. est rentré avant moi, et il est déjà en train de faire griller quelques tranches de poisson, je n'ai pas cuisiné hier, la semaine vient de commencer et C. va déjeuner chez maman, ce n'est que le dîner qui sera de nouveau un problème.

On mange pour manger, on entasse les assiettes dans l'évier, il n'y a pas d'eau. Lui, il va se coucher, il a passé hier dix-sept heures à attendre les citernes à essence, il est parti à trois heures du matin et il est rentré à dix heures du soir, il a tenu ses cours cependant et a mangé un morceau chez un copain qui habite près de la station service.

Je n'ai pas trouvé pour C. de papier de couleur, ni de cahiers, je n'ai pas trouvé de détergents, de serviettes, de sel, d'eau minérale, d'ampoules électriques, de coton. Je décide de ne plus rien chercher, de me passer de tout ou de m'ingénier à essayer des remplaçants primitifs, comme dans une robinsonnade absurde. Des magasins vides, des immeubles de mauvais goût, qui ne sont que des abris, des odeurs pestilentielles se dégageant des poubelles trop pleines et oubliées, des gens mal lavés et mal habillés, aux visages idiots ou déprimés, l'image d'une misère qui tarit les sources même de l'existence... Alors, une question enfantine, horrible et tragique, se glisse dans ma tête: et si l'on vendait ce pays ? Il n'y a plus rien à faire.

Blottie dans le coin du lit, près de la fenêtre, je sirote le café, préoccupée que le liquide brûlant ne se mêle au marc déposé au fond. La pluie qui frappe les vitres apporte le froid. La chaleur des souvenirs de cet été est une perversité.

R. c'est l'Italien qui habite la chambre juste à côté de la mienne. Il est squelettique, la cinquantaine passée, il a l'air soigné, très aimable, il parle avec un accent si marqué, que je m'inquiète pour mon français. Comme je peux préparer du café ou du thé dans la chambre parce que j'ai emporté une résistance pour faire bouillir l'eau, et que lui, il a un séchoir à cheveux, on devient vite copains. Quant à moi, il est évident que je ne pourrais jamais franchir cette frontière, mais R. manifeste des symptômes connus. Je persévère dans une attitude amicale et camarade, bien que je m'ennuie terriblement en sa présence, ce qui m'attriste. Mon besoin de contact et d'échange me rend toujours tolérante, mais la politesse sans plaisir finit par grincer...

Un soir, après le dîner (il m'est difficile de l'éviter dans le restaurant), je cède à ses insistances de m'emmener en voiture pour faire un petit tour. C'est l'une des rares occasions de traverser la Corniche Basse, j'ai déjà compris qu'il faut avoir une auto pour profiter du spectacle diurne ou nocturne qu'offre la Côte d'Azur.

On roule en silence, R. a mis une cassette avec Mireille Mathieu, dans la lumière hésitante du soir, le collier de Villefranche brille en petites perles au cou de la mer. Et brusquement, je sais pourquoi je me trouve aussi au bord des larmes, pourquoi j'enregistre ces images de carte illustrée avec une joie triste.

Le souvenir de l'amour absurde, qui avait changé ma vie et que j'essaie d'enterrer depuis cinq ans, jaillit douloureusement et j'éprouve l'immense besoin d'avoir à mes côtés un homme nouveau, qui me plaise, qui me fasse oublier, et avec qui je partage ces instants reçus comme un cadeau. Dans cet autre décor, je suis la

même, je ne peux me fuir, ici non plus. J'avais secrètement misé sur le pouvoir qu'aurait ce voyage d'effacer le passé. L'effort constant d'isoler cette zone de mon existence, de ne pas y penser, n'est qu'un exercice d'austérité qui n'atteindra jamais son but.

R. réussit enfin à garer la voiture, on se promène dans les rues grouillantes, splendidement éclairées, on s'assied sur le muret en pierre, face à la vue de la rade. Je savoure une boisson fraîche aux fraises, en regardant les cristaux de glace qui fondent dans le verre, lui, il me regarde et se tait, ou dit quelque chose. Je remarque de temps en temps les gens qui passent, leurs visages détendus, la mise apparemment simple des femmes, les bribes des conversations qui s'entrecroisent, l'amour qui est dans l'air.

On rentre à Nice vers les onze heures; dans le couloir, au moment de nous séparer, je retrouve l'ombre d'une gentillesse souriante pour lui souhaiter bonne nuit. Dans la chambre, je n'allume que le néon au-dessus du lavabo, ça fait plus intime. J'abandonne mes sandales, j'ouvre la fenêtre, tire les stores et m'accoude devant le miracle gratuit de deux lunes blanches, collées sur deux fonds bleu foncé. Au loin, vers la gauche, je devine la Haute Corniche et le contour de la montagne, ourlet en pointillé qui scintille avec une gaîté toujours égale. Je me mets au lit, résignée de rêver d'une absence qui me fatigue.

Les journées sont bien remplies, des cours du matin au soir, à l'exception du mercredi après-midi, réservé, comme le dimanche d'ailleurs, aux sorties et aux excursions.

Je resterai fidèle à un cours et à un séminaire de littérature, tenus par une jeune demoiselle très attachée à son travail, et qui fait des efforts pour attirer un groupe hétérogène dans des explorations de textes enrichissantes. Il m'arrive d'alterner les séminaires avec quelques conférences que je ne voudrais pas manquer, sur le système politique ou le panorama social français.

Le matin, je ne me réveille jamais fraîche, au contraire, une lassitude permanente qui, dans la journée, sous la chaleur insupportable se transforme en une tension sourde aux tempes, s'accentue aussi par l'atmosphère d'école, malheureusement si familière. Ce n'est qu'aux premières heures, jusqu'à midi, que je peux faire fonctionner convenablement mon cerveau, et cela grâce au plaisir des textes choisis par Mlle J. Au cours de pédagogie, une dame admirable pour sa vivacité à trois heures de l'après-midi, donne des explications enthousiastes sur les méthodes d'approche littéraire en classe de langue. Elle aussi, elle a l'air un peu surpris de constater que je peux la rejoindre sur ce terrain, dans un langage commun. Je voudrais lui dire que j'ai toujours aimé étudier, que j'ai fait des études bien menées, que l'isolement est parfois paradoxalement productif.

A cinq heures, le dernier sursaut de mon attention dans un séminaire de traductions anglais- français. A sept heures du soir, j'ai la tête qui tourne, de sorte que le bavardage chanté de R. me fait du bien. Non, il faut que je m'organise, autrement je craque et ici je suis seule. Personne ne saurait réaliser l'écrasante tension psychique et physique dans laquelle j'ai vécu ces derniers mois de violence et de renversements, quand, en suivant fébrilement l'histoire se faire et se défaire sous mes yeux, j'oscillais, comme tant d'autres, entre la révolte et l'espoir, la compréhension et le mépris.

Et puis, il y a cette chaleur moite, à laquelle j'ai beaucoup de mal à m'habituer, surtout que je ne suis pas en état de m'offrir trop de rafraîchissements...

Je viens de regarder un film français sur la télévision roumaine et sur la manière dont elle a reflété les événements de cette année. Il est bien possible que les Français aient saisi, à travers la subtilité de ce ciné-vérité, le gros mensonge, mais moi, à part un sentiment de ridicule amer, je me suis sentie frustrée dans l'attente de voir, une fois pour toutes, la réalité de ce printemps, surprise objectivement par un étranger et dévoilée à nos gens perfidement trompés et déroutés.

A un moment donné je me suis dit que les nôtres avaient peut-être mutilé la cassette, dans leur style bien connu, puisqu'il en avait résulté une image curieusement favorable au pouvoir actuel, ce qui après tout, devenait même comique. [Il s'agit du documentaire du journaliste français Serge Moati]. Cette déception m'avait rappelé la constatation banale et triste d'un collègue, « personne n'est honnête, quant à la justice, elle n'existe pas, et cela ni chez nous, ni ailleurs ».

J'ai remarqué de nouveau, sur le dos de C. quand il prenait son bain, autour des deux cicatrices restées à la suite de la biopsie, de petites zones où la peau commençait à prendre un aspect rugueux, pareil à celui des endroits affectés. Je les avais guettées le cœur serré, en espérant que le soleil, la vitamine A et son organisme en pleine croissance feraient un miracle. C'est naïf peut-être, tout comme c'est irréalisable, mais je suis sûre que la vie dans une ville non polluée et une nourriture civilisée, saine et propre seraient des remèdes. Le souvenir des fromages-crème, des yaourts aux fruits, des ananas que j'avais mangés cet été en pensant à lui, m'a fait mal. Je me suis endormie en pleurant.

Cela fait déjà cinq jours que je m'efforce en vain d'obtenir la Roumanie, tandis que mes collègues parlent en moins d'une minute dans n'importe quel coin du monde. Je renonce à quatre Orangina et j'achète une télécarte dont les unités s'épuisent sans que j'entende le moindre son à l'autre bout du fil. Je pense que nos lignes sont anciennes et « adaptées », mais j'insiste toujours, collée à l'appareil, en suppliant que ça marche. Je voudrais tellement les rassurer, les entendre un peu... Mon appel ne peut aboutir, c'est exaspérant, et un télégramme me coûterait une petite paire de chaussures pour C. J'écoute le conseil de l'employée et j'envoie un aérogramme, c'est plus rapide, mais je sais que les miens ne l'auront que dans quinze jours. Je quitte la Poste le cœur faussement léger, et je choisis une banane sur un étalage, quelques mètres plus loin.

En descendant l'Avenue de la Californie, je m'attarde pour admirer des montures de lunettes qui changeraient en mieux le plus ingrat des visages. Le choix dans les vitrines des boutiques, mis au jour par l'éclairage subtil, me séduit modérément, et je comprends comment l'impossibilité d'avoir peut aussi tuer le désir d'avoir.

Dans la pharmacie où, je cherche un médicament prescrit à C., on me dit qu'il n'est plus fabriqué en France. J'erre dans les rues, j'aime me mêler au va-et-vient de la Promenade des Anglais, éclatante le soir, et sentir la présence vive de la mer derrière la scène des galets où des anonymes évoluent sous les projecteurs des grands *Négresco*, *Méridien*, *Beach Regency*. Entre moi, spectatrice insignifiante émerveillée, et cette réalité qui m'accepte nonchalamment, s'interpose la vitre de ma non-appartenance, de mon altérité, qui troublera toujours la joie de la contemplation.

J'aimerais emmagasiner tout ce que je vois et ce que je ressens, les moindres détails et impressions, afin de les offrir, à mon retour, à ceux qui ont oublié les couleurs de la beauté et de la lumière.

Il y a ici des gens qui promènent leur solitude dans des vacances ensoleillées. Les sorties et les excursions du dimanche créent des liens, et j'arrive à connaître vite la plupart des étudiants. Une façon ouverte d'être et un humour grave et pittoresque, héréditairement roumain, dont je fais parfois la chronique de notre existence à des gens curieux d'en savoir plus long, mais surtout mon français, me valent leur sympathie. Je me sens bien parmi ces nouveaux amis, et puis le campus universitaire, avec son régime, me replonge dans le charme de la vie d'étudiante et j'ose rajeunir un petit peu.

B. est une Anglaise pédante, elle s'intéresse à tout ce qu'on nous montre, demande des explications minutieuses, tandis que moi, je préfère l'atmosphère de l'ensemble. Elle travaille dans l'informatique et vit seule, dans un deux-pièces où elle ne cesse de m'inviter chaleureusement. Pas belle, l'air de vieille fille, la quarantaine passée, agréable et gentille, elle semble heureuse sous le ciel toujours clair et le soleil trop fort de la Côte.

E., la consultante norvégienne qui a un salaire inouï, a fait une passion pour Nice, où elle revient depuis sept ans. Elle n'a pas de famille, une mère de quatre-vingts ans lui a gâché la vie en la soumettant à ses préjugés et à ses caprices, et lorsqu'elle arrive à m'en parler timidement, le sourire enjoué et la bonne humeur qui la rendent si attachante s'effacent et ses yeux bleus, irisés, s'embuent.

I., une Egyptienne aux cheveux frisés, qui a beau s'efforcer de garder sa ligne, vient du Canada. Elle aussi préfère la Côte d'Azur en vacances, mais comme elle veut connaître également d'autres visages de la France, elle prend l'avion et disparaît chaque week-end à Strasbourg ou à Bordeaux.

M., l'Espagnole, qui a mon âge, est mariée, elle travaille comme bibliothécaire dans une usine à Madrid et a payé sa participation aux cours uniquement pour démontrer à son patron qu'elle était capable de résoudre aussi une correspondance en français. Dans ses confidences involontaires, c'est la vie fade de l'employée modeste et de la femme sans enfants qui me touche.

A voir ces femmes seules, je me surprends bénir mes problèmes, tout comme il m'arrivait tant de fois, dans quelque inattendu moment de vérité, de me demander ce que je ferais de mon ménage si la vie était confortable, normalement civilisée, et s'il ne fallait pas combattre à deux pour survivre dans la misère.

Mercredi dernier, on a fait le tour de Nice dans un car luxueux et on a visité l'Eglise Russe. Devant les icônes en bois et les riches ornements familiaux, mon émotion s'est accompagnée du souvenir de la petite église, tout près de chez moi, là où j'avais prié et pleuré, et ce fut un coup de nostalgie dont je ne me suis plus remise de la soirée.

Aujourd'hui, c'est un dimanche d'azur qui s'annonce torride, mais qui me permet une excursion en vedette aux Iles de Lérins et une baignade dans les flots colorés des golfes.

Le soleil est plus fort que le café de ce matin, et mon mal de tête habituel reprend sur le pont du bateau. Il se volatilise dès que nous mettons le pied sur le débarcadère à Sainte Marguerite, et nous pénétrons sous la pénombre odoriférante des genêts et des myrtes, du thym et du romarin. Entre les murailles du fort je songe, évidemment au Masque de fer, à l'éternité de la mer noyant des regards et des pensées, aux mailles du temps.

Notre petit groupe, B., R., et L., un autre Italien, qui n'abandonne jamais son baladeur, s'engage dans la grande allée bordée d'eucalyptus géants et s'arrête sur la petite plage qui adoucit la côte. C'est plein de monde, je regarde les Français venus passer une demi-journée, s'échauffer sur les galets brûlants, se baigner dans l'eau tiède et se retirer après sous les pins, pour ouvrir des sacs pique-nique multicolores et décapsuler les plus diverses boissons fraîches. Ce bavardage insouciant, cette joie d'être réussissent à me décontracter complètement.

Je tâte avec précaution la surface glissante et plate d'une pierre plus grande, et j'avance dans la mer jusqu'à ce que mes pieds s'enfoncent légèrement dans le sable fin. Sous la pellicule chaude et étincelante de l'eau, le corps retrouve le singulier bonheur d'exister simplement, et soudain je me sens forte et jeune, telle que je me reflète dans les yeux de R., qui n'ose pas parcourir les quelques mètres qui nous séparent. Une fillette de dix ans fait des plongées tout près de moi et m'explique gentiment comment il faut essayer, elle est extrêmement mignonne, et je le lui dis, alors elle me fait rougir par sa réaction spontanée : « Vous aussi, Madame, vous êtes très belle ! » Peut-être...J'avais renoncé aux lunettes et j'avais relevé mes cheveux avec une fleur-agrafe rose, achetée il y a deux ans au bord de la Mer Noire.

A deux heures, on se retrouve tous à l'embarcadère d'où le « Nautilus » nous prend afin de nous déposer sur une petite île, également plantée de pins, d'eucalyptus et de cyprès, avec un énorme donjon- couvent posé sur l'eau étale. Mais, en chemin, une surprise, le « Nautilus » plonge et nous offre, dans une ambiance musicale adéquate et une lumière glauque, virant au violet, l'image insolite de la végétation dense, qui ploie sous le courant de l'eau, et d'où jaillissent les poissons couleur de pierre.

Saint-Honorat respire la paix étrange de la vie monacale des cisterciens qui se déroule dans la solitude et l'harmonie, entre la prière et le travail, sur les terres couvertes de vignes et de lavande.

J'entre dans l'église froide et silencieuse, je me fige devant la silhouette drapée en habit gris foncé qui glisse à pas feutrés parmi les colonnes, vestige vivant du siècle passé. Je franchis ensuite le seuil de la boutique enveloppée d'une forte odeur de lavande, de cire et de miel, et j'achète deux petites médailles miraculeuses pour C. et pour maman. Je monte seule au sommet de la forteresse, et, sur la plateforme crénelée, je suis récompensée par la découverte du panorama et les explications d'un jeune guide, content d'avoir des visiteurs.

Le soir, on dîne à Golfe Juan, dans un joli restaurant où, aux sons d'une musique brésilienne, on nous sert un repas exquis et donc, typiquement français...Je cherche en vain à retenir les noms des plats, tout aussi savoureux que bien présentés, mais je renonce, comblée par le plaisir du palais.

L'atmosphère est agréablement animée à toutes les tables, le vin blanc ajoutant au plaisir de cette journée entière, passée en groupe, loin de la sobriété de l'école.

Je suis à Nice depuis une semaine déjà. En général, je me suis adaptée au régime de vie, au rythme de chaque journée, à la chaleur, mais ce qui me fait souffrir, c'est l'impossibilité de communiquer avec quelqu'un des miens, et une certaine solitude, propre au parent pauvre. Les Tchèques, eux, semblent très à l'aise, l'image de leur président, imprimée même sur le T-shirt du professeur de langue. Ce sont des artistes, ils sont l'âme des activités culturelles, on les apprécie.

Il est temps que je téléphone à Roussillon, chez mes amis français, le couple que j'avais connu l'été dernier sur le littoral roumain. Ils étaient très gentils, ils nous ont envoyé des lettres encourageantes et des colis avec des vêtements, dans la vague de sympathie qui s'était déclenchée après décembre. Cela avait été une surprise pour moi, je n'imaginai pas que trois heures passées ensemble à la terrasse d'un bar auraient une suite.

Je revois clairement ce soir d'été, j'étais seule, C. et D. avaient préféré regarder un western, et moi faire une promenade sur la digue. A quelques mètres, assise sur un rocher plus plat, une femme regardait rêveusement la mer. Un homme s'était approché, brun, la quarantaine, la démarche paresseuse, en jean et en chemise blanche. Au même moment, je me suis dit négligemment qu'il n'était pas mal du tout. Il avait adressé en français quelques mots à sa femme, d'un ton las, et elle avait répondu du même ton. Il s'était éloigné d'un pas indifférent, après m'avoir fixée brièvement. L'image du couple m'avait brusquement rendue une bonne humeur perdue (les couples mariés sont si faciles à repérer), et j'avais jeté un regard légèrement amusé en direction de la femme, qui m'avait répondu d'un bref sourire complice. Elle était liante, avait de beaux yeux bleus, nous avions passé un bon quart d'heure à causer. Son mari revenu, elle avait proposé d'aller quelque part prendre un verre. Et trois heures durant, je n'avais pu retenir, devant ces exemplaires de l'au-delà civilisé, le flot de désespoir et de révolte, en leur racontant notre vie de taupes. Eux aussi, ils avaient beaucoup compris pendant leur séjour en Roumanie, et ce contact humain, compréhensif, que je sentais solidaire, m'avait fait du bien. Ils partaient le lendemain, mais au moment de nous séparer, ils avaient été gentils et s'étaient déclarés enchantés de me revoir sur la plage, dans la matinée.

Bien sûr, j'avais pensé les avoir assez torturés avec la réalité roumaine, et pour les dédommager un peu, j'avais laissé à la réception de l'hôtel, à leur intention, un petit paquet: deux cruches, dans un tissu artisanal, et une carte illustrée avec un mot de remerciement, à côté de l'adresse.

Les événements de l'hiver ont marqué le début d'une correspondance qui nous rapprochait d'autant plus que l'évolution des événements chez nous ne faisait pour moi aucun doute sur leur nature, et me poussait à exprimer la vérité, malgré tous les risques. C'était toujours lui qui écrivait, elle signait en fin de lettre.

Cet été, je les avais attendus, ils venaient régulièrement depuis trois ans pour une cure de remise en forme sur le littoral roumain. J'avais reçu un télégramme qui m'annonçait leur désistement, les violences de juin avaient horrifié tout le monde et fait reculer les touristes. Mais ils étaient étonnés et heureux de me voir en France, et me donnaient tous les numéros de téléphone où je pouvais les joindre. Je dois leur téléphoner, ils savent que je suis arrivée il y a une semaine.

Je suis triste, je regarde la mer de ma fenêtre et j'entends les sons endiablés de la soirée dansante organisée aux arènes. Les jeunes y sont tous, moi je me sens de trop. Je dois téléphoner. Je n'ai pas envie d'expliquer, de parler, de chercher des mots aimables... Je ne voudrais que serrer contre moi le petit corps de C., l'embrasser dans ses cheveux toujours ébouriffés. J'ai à faire pour demain une dissertation pour le cours d'expression écrite, mais je n'y pense pas. Je descends à la cabine et une minute après, j'ai à l'autre bout du fil une voix légèrement cassée, qui est celle d'A. Il est heureux de m'entendre, il est seul à la maison, sa fille est en vacances à Londres, sa femme G. se trouve à Cannes depuis un mois, il la rejoindra dans quelques jours, il me prévient d'ailleurs, et ils passeront ensemble me voir dans la semaine.

Enfin, je me sens tranquille comme si je venais d'accomplir un devoir. Et pour que tout soit en ordre, je me penche sur ma dissertation.

Aujourd'hui, c'est mercredi. Il n'y a des cours que dans la matinée, l'après-midi on va à Antibes, avec un jeune animateur sympathique, aux cheveux longs, qui rougit facilement. La perspective d'avoir seulement trois heures de cours fait des merveilles: un coeur plus léger, un joli sourire et de bonnes idées au séminaire de littérature.

A une heure et quart, je m'installe dans le car très confortable, à ma place préférée, côté fenêtre et, en suivant les nuages excentriques qui s'amoncellent dans le ciel de Nice, je me sens plus fraîche. A Antibes il pleut déjà, mais il ne fait pas frais, c'est agréable, et en chemin j'échange quelques paroles avec le chauffeur du car qui rejoint le groupe, lui aussi. J'aime m'entretenir avec des Français, c'est profitable pour moi, côté langue, mentalités, mes collègues sont des étrangers, avec eux j'essaie parfois de me faire comprendre dans certaines nuances.

On longe les remparts d'Antibes, endroit vraiment idéal pour les suicidés, on visite le musée Picasso, extraordinaire, où j'ai la surprise de découvrir une salle avec des tableaux pièges, qui restituent l'image de la vie sous la forme du hasard anecdotique, création d'un Roumain né au bord du Danube, dans ma ville, Daniel Spoerri. En sortant, j'achète trois cartes illustrées, c'est tout ce que je peux emporter, ces cartes à 4 francs et les images vivantes dans mon coeur. Le chauffeur m'invite à côté prendre un café et une boisson fraîche, j'accepte volontiers, et je passe une demi-heure à parler salaires, niveaux de vie, politiques français-roumains.

On revient à Nice à huit heures du soir, on dîne, ensuite je monte dans ma chambre, après m'être attardée quelques minutes dans le hall, pour écouter les infos à la télé. C'est sur le conflit dans le Golfe qui vient d'éclater, rien sur la Roumanie. Dans le journal d'aujourd'hui, j'avais lu une petite note sur des manifestations à Bucarest pour la mise en liberté des étudiants arrêtés en juin. Dans toutes les infos à la télé où dans la presse, c'est toujours la présence de mon pays que je cherche.

A neuf heures, on m'appelle au téléphone. C'est A. qui me dit qu'il passera demain. Si je suis libre à midi, on pourra se rencontrer en face du resto, à la sortie des cours et passer quelques heures ensemble. Il est descendu à Cannes, mais il n'a pas retrouvé sa femme, il paraît qu'elle s'était foulée la cheville et qu'elle se soignait chez des amis, il ignorait où...

Brusque changement d'humeur et même R. en profite. Je frappe à sa porte pour lui demander le séchoir à cheveux, et je me surprends bavarder avec élan.

Sous la douche, je fredonne une chanson en roumain, *Marina, Marina*, en savourant la douceur des mots que je n'ai plus prononcés depuis longtemps. Le matin est comme d'habitude, enveloppé dans un halo de chaleur diffuse, dont les pulsations qui s'accélèrent retrouvent bientôt un écho dans mes tempes. La douche, le café, une petite robe vaporeuse, bleu marine à fleurs blanches, un léger maquillage, c'est juste ce qu'il faut contre la fatigue qui ne me quitte plus.

A midi, je sors des cours et, en faisant les cinquante mètres qui me séparent de l'entrée du restaurant, je regarde les voitures brillantes, garées au bord du trottoir, peut-être afin de reconnaître une Volkswagen gris métallisé. A ce moment-là, je le vois. Il porte un pantalon clair et une chemise jaune paille, il a les mêmes cheveux bruns, drus. Il me sourit avec chaleur et me serre la main, et j'ai la forte impression que les rides qui creusent son visage n'existaient pas l'été dernier.

On déjeune au resto U, je le sens un peu gauche au milieu de tous ces jeunes de qui moi, je suis plus proche. Lui, il a sûrement la cinquantaine. Je parle avec

entraîné, je raconte, il m'écoute attentivement, et pendant ce temps, je m'efforce de définir la couleur de ses yeux. On décide que le reste de la journée est à nous, et je m'installe dans la voiture, à ses côtés.

La situation est de nouveau explosive en cette fin de décembre qui a accumulé toute la tension de l'énorme tromperie, du mensonge grotesque mimant le langage de la démocratie.

On sort dans les rues, on déclenche des grèves, les étudiants restent l'unique espoir, mais certains finissent par se laisser intimider. Le pays est devenu l'empire de la haine, de la corruption, de la délation, il est scindé. Dieu seul pourrait faire un miracle et éclairer l'âme et la raison de tant d'abrutis qui soutiennent, par une soumission et par une patience devenue leur seconde nature, cette nouvelle nomenclatura qui, en pur style soviétique, une fois au pouvoir, ne cède devant aucun argument. Seules la force de la rue et une grève générale arriveraient à les balayer, mais à quand la possibilité d'une telle entente ? J'ai envie de vomir à chaque fois que j'allume la télévision. La galerie zoo des parlementaires, la démagogie lamentable du pouvoir qui manigance pour faire croire que nous sommes libres et qu'ils sont les meilleurs, les irremplaçables, et que les autres sont des fascistes qui déstabilisent...

J'ai affiché dans la salle de classe un poster avec « La Déclaration des Droits de l'Homme » à côté de la carte de la France, et j'apprends à mes élèves, en plus de la règle des participes, à raisonner. Devant la terminale de philo, j'ai tenu un cours risqué, mais à la fin ils m'ont remerciée. Je n'ai plus peur, le dégoût et la révolte ont rongé l'instinct de conservation. Je ne peux pourtant m'empêcher de voir que certains autour de moi ne me saluent plus... Avant, je n'aurais jamais soupçonné qu'un si grand nombre de gens étaient atteints par le cancer du communisme. Ils pourraient très bien remplir quelques classes: les anciennes et les actuelles grosses légumes, ensuite ceux qui pendant des années ont triché, volé ce qu'ils ont pu, les débrouillards, les incompetents qui redoutent un système compétitif, les vieux, effrayés par la perspective de tout renversement, et, à la fin, ceux qui vivent comme des bêtes, qui n'imaginent pas que la vie pourrait être humaine et civilisée. Il est vraiment désespérant, tragique de constater que la conscience et l'âme ont été horriblement mutilées.

Vendredi dernier, D. a eu un accident, un chauffard éméché est entré dans notre voiture arrêtée au feu, et a accroché l'aile arrière droite et le coffre. Evidemment, on ne trouve pas de pièces pour les autos, il faudra remuer ciel et terre afin de dénicher quoi que ce soit. Pour un coup, ç'en est un, car la petite Trabant jouait le rôle de taxi privé, D. avait payé une autorisation, en pensant que c'était un moyen de survivre, de faire face aux dernières augmentations qui sont abominables, en tout cas pour nous. Une paire de chaussures coûte la moitié de mon salaire, une paire de bottes le dépasse, le prix des voitures a triplé...

Dans la maison, il serait temps de remplacer le lit, on ne peut plus le réparer, le téléviseur ne fonctionne pas bien, la machine à laver est définitivement hors d'usage, le réfrigérateur a déjà quinze ans et il peut nous faire une surprise, ce serait le vrai drame, la cuisinière à gaz, vendue par les anciens propriétaires, a dépassé vingt ans. Il faudrait tout renouveler, mais pour cela, il faudrait avoir un salaire trois fois plus élevé et le mettre de côté pendant deux ou trois ans... Je ne garderais que la bibliothèque et les quelques centaines de livres qui me sont chers. Aujourd'hui, C.

est rentré de l'école en pleurant, la semelle de sa chaussure gauche s'était complètement défectueuse. Et moi, si heureuse d'avoir trouvé dans un vieux placard ces brodequins que j'avais mis une ou deux fois à la montagne, il y a une dizaine d'années... Malheureusement, on ne peut les faire réparer, le cordonnier n'a pas de colle. C. a grandi, il a presque ma taille, je lui passe certains de mes pulls, de mes chaussettes en laine, mais j'aimerais tant lui offrir des bottes fourrées pour Noël! Il y a peut-être une chance, une ancienne élève qui est vendeuse m'a promis quelque chose.

C'est la semaine du 16-23 décembre, la ville de Timisoara est une protestation violente, les démonstrations et les appels désespérés à la grève générale se heurtent au mépris, au cynisme et aux menaces affichées par l'équipe solidement ancrée des officiels, qui jouent une comédie effrontée.

Je refuse d'être femme, mère, épouse, professeur, citoyenne roumaine, née Roumaine, je voudrais être un petit cafard noir, dans un trou noir. Ne le suis-je pas ?

La chaussée ensoleillée serpente sur la Corniche, dans le rétroviseur je vois une femme qui sourit émerveillée face à l'étendue bleu clair. Elle est légèrement hâlée, aux lèvres fraise et aux cheveux acajou dans le vent, elle est jeune et jolie, je ne la reconnais pas.

A. propose de nous arrêter quelque part pour prendre un café. A la petite table, sous un parasol, il me pose des questions, je parle et je fais, dans le genre roumain, bon coeur contre mauvaise fortune, lui, il me regarde. Il connaît bien des Roumains auxquels il a envoyé des colis et avec qui il a gardé le contact. Il nous comprend, d'autant plus qu'il nous a vus chez nous, il est très amical et je suis contente de l'avoir rencontré.

Il me fera voir Monte-Carlo, ensuite Menton, la dernière ville française de la Côte avant la frontière italienne. A la sortie du restaurant, je vois étalées sur un guéridon des glaces de toutes les couleurs, il fait chaud et j'aimerais en avoir une, mais bien sûr, je n'ose rien dire et lui, il ne semble pas s'en apercevoir. Dans la voiture surchauffée, il se hâte de baisser la vitre de mon côté, et son bras allongé effleure ma poitrine. Je me retire brusquement en arrière et me sens rougir. Je réalise, étonnée, que j'ai des seins, que je suis en fait, une femme. Mes yeux se posent sur le bouquin en travers du tableau de bord : *Aristote, Ethique à Nicomaque*. Je souris et lui demande s'il l'a lu, bien que je sache d'avance la réponse. Non, il vient de l'acheter. Cela m'amuse et m'attendrit, c'est ce qu'il faut pour diminuer le léger malaise que j'éprouve pourtant en sa présence.

Nous entrons dans Monte-Carlo, il fait remarquer qu'il sera difficile de trouver une place pour se garer, les parkings souterrains restent la seule chance. Mais là aussi, on tourne une bonne demi-heure, avant de pouvoir se nicher au niveau moins cinq.

Lui, il est attentif car il conduit, moi, je suis attentive parce que je ne veux rien rater, je veux tout enregistrer, emporter les moindres détails. Mon être n'est qu'un réceptacle hypersensible.

D'un pas discret, je parcours les pages de ce magazine illustré vivant, dans lequel je viens de plonger, le jardin frais et les nénuphars, les marques sonores qui brillent dans les vitrines sophistiquées, le casino écrasant et ses portiers hautainement aimables qui, maintenant, en plein jour, nous dirigent vers les salons

des machines à sous, les plumes colorées et les glaces énormes qui défilent parmi les tables du Café de Paris, et par-dessus tout, cette frénésie de la vie, de la richesse, de la recherche. Je me dis : « joie de vivre » est intraduisible en roumain.

Assise devant une bière fraîche et un café, je peux contempler au ralenti mon rêve éveillé. A. me parle de sa femme qui aime prendre des vacances de temps en temps, de sa fille qui a enfin réussi son bac, après quelques fugues et rechutes nerveuses, causées par l'atmosphère familiale. Sa tentative de suicide l'avait déterminé à assumer aussi le rôle de la mère, à essayer de sauver les apparences d'un foyer. Un ménage comme il y en a dans la vie, je m'en doutais, et j'en compose facilement l'image, mais ce sont les restes de pudeur et de vanité dans les confessions d'A. qui me touchent plus que l'histoire même.

En route vers Menton j'écoute silencieuse la cassette qu'il aime mettre, et regarde vers la droite le bleu étale, sillonné par les traînées écumantes des petits bateaux. Dans son style laconique, A. dit que c'est un joli coup d'oeil, ça sera sa formule préférée.

La ville où nous entrons maintenant synthétise la Côte d'Azur, l'ocre et le rose des maisons du vieux port, les plages étendues, le labyrinthe des ruelles médiévales, les places plantées d'orangers, de citronniers et de palmiers, les restaurants et les terrasses des cafés à l'ombre des arcades fleuries, l'or fondu, marié à la sève des arbres et aux fruits juteux.

La flânerie à pied sous le soleil devenu plus doux, les moments de repos sur un banc, dans le jardin et sur les marches de la jetée entourée de rochers blancs, la table face à la mer où nous mangeons une pizza à la lumière d'une bougie, la silhouette translucide, comme éclairée de l'intérieur de l'église Saint-Michel, un joyau sur du velours foncé, une journée entière passée avec cet homme, qui maintenant chantonne doucement. Dans la voiture, avant de rentrer, il me demande si je suis contente comme il l'est, et en réponse mes lèvres se glissent sur son sourire qui attend. On roule en silence, je me sens soudain lasse et une tristesse sourd en moi. Je la chasse et je me penche pour remettre la cassette. Dans les sons rythmés et l'éclat de la nuit méditerranéenne, je fais surface.

A. me raccompagne jusqu'à l'entrée, en me disant qu'il m'appellera demain pour décider d'une sortie avec G. et m'inviter dans leur propriété, près de Cannes. Je monte chez moi, après avoir échangé quelques paroles aimables avec F., le gardien de nuit. En me démaquillant, je dors déjà et je suis heureuse de me retrouver dans la fraîcheur des draps.

La journée de vendredi passe lentement, surtout l'après-midi quand je n'ai pas de cours. Je reste dans ma chambre à lire, dans la chaleur torride aucun musée ne pourrait me tenter, aucune boutique non plus. C'est un moment de calme, j'ai à ma portée un café bien chaud, une douche froide, une fenêtre ouverte sur la Méditerranée et le livre en roumain de Cioran, *Le Sommet du désespoir*, que j'ai emporté dans mes bagages. Une lecture bienvenue et équilibrante, mais je sens que dans peu de temps je l'abandonnerai.

Vers le soir, le coup de fil d'A. n'est pas tout à fait une surprise: sa femme n'est pas rentrée, elle a laissé un mot pour prévenir qu'elle se trouvait toujours chez des amis, et qu'elle viendrait mardi. Donc, il passera dans la matinée pour m'emmener voir Cannes et ses environs. Le contentement de l'homme qui se voit libre encore trois jours prend le pas sur la vanité quelque peu froissée du mari qui essaie de se donner une contenance par l'ironie. Moi, je suis enchantée par la perspective de ces sorties, samedi avec lui et dimanche avec le groupe de l'Université dans le Var.

Je descends dîner et quand je remonte, je jette un regard sur le bureau de F. qui a commencé sa garde de nuit et qui écrit, concentré. Quand il comprend que le domaine de son travail m'est familier, une discussion animée s'engage entre nous. Il vient d'obtenir son doctorat en linguistique avec une thèse sur la polysémie et veut envoyer son ouvrage à plusieurs universités, afin d'obtenir un poste. Il vient d'un petit pays d'Afrique, il a trente ans et pour moi, c'est l'une des plus intéressantes personnes que j'aie rencontrées ici: un Noir intelligent et ambitieux, qui m'explique les traditions de son pays avec la passion du natif et le détachement critique de la culture et de l'éducation européennes. C'est un plaisir réciproque de nous rencontrer sur le terrain de l'Histoire des religions et des mythes d'Eliade. La conversation se prolonge jusqu'à minuit.

Je monte dans ma chambre en me demandant combien de mes collègues roumains ont sa vivacité intellectuelle et ses connaissances.

Le rendez-vous avec A. est pour dix heures, mais j'ai dans ma tête un réveil fixé dès la première nuit passée ici, à sept heures du matin, et il fonctionne sans faute. Douche, café, petit déjeuner au restaurant, amabilités avec R., à qui je dois dire que mes amis français vont m'emmener en week-end et refuser sa proposition d'aller ensemble à Saint-Tropez. Je prends sur l'étagère le petit paquet de cartes et j'étales une réussite: l'as de trèfle.

Je mets une jupe légère et un chemisier blanc, en fine toile paysanne, et fourre dans mon sac mon maillot de bain. Je vais remplacer les galets de la plage de Nice avec le sable fin de Cannes, et ma peau pourra se souvenir de la douceur d'un autre rivage, celui de la Mer Noire.

A. est non moins étincelant que sa voiture garée au soleil, il a une chemise claire, à la mode, et l'air jeune, il me sourit et m'embrasse sans introduction. Il me propose de me montrer d'abord l'un de ces supermarchés où l'on peut passer toute une journée, et y prendre aussi le déjeuner. Nous voilà après une demi-heure à Cap 3000, où j'entre avec une vague appréhension, celle de ne retrouver la réaction que j'ai eue à Stuttgart. Eblouie par le marathon à travers les rayons, où je vois tout ce que je n'aurais pu me représenter, je plonge dans le mutisme, retranchée dans une sensation complexe et désagréable, que je n'essaie même plus de décomposer. Heureusement, je ne suis pas seule. A. se montre si attentif, délicat et compréhensif dans ses gestes, dans ses paroles et dans ses silences, que je lui prends la main dans un élan de reconnaissance et un besoin confus de me sentir protégée contre l'agression des formes et des couleurs.

Nous prenons le déjeuner sur la terrasse. Je n'ai pas risqué le choix de mets totalement nouveaux, à l'exception d'une salade de homard, qu'il m'avait conseillée. Au café, je retrouve une bonne humeur définitive, on bavarde, on rit. Je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de culpabilité envers la femme absente de cet homme, lequel, je l'ai su dès le début, ne sera pas qu'un guide parfait.

La plage est élégante et pleine de monde, la mode est aux maillots une seule pièce. De toute façon, j'ai été inspirée d'avoir acheté à cette Polonaise, au solarium sur le littoral roumain, le petit maillot noir, qui même « deux-pièces » est acceptable. Le soleil, le sable et la mer ont leur effet habituel, celui de m'isoler dans le plaisir connu du rythme de mon corps, accordé aux pulsations de l'univers. A. est allongé à mes côtés, mais je ne le regarde pas. Lui, il m'a vue, j'ai senti son regard au moment où je sortais des vagues. Tout autour de nous devient complice, dira-t-on à G. que l'on s'est déjà rencontrés ? Ce sera comme je préfère, mais moi, je décide que la comédie de la première rencontre devrait m'être plus supportable.

D'ailleurs, il semble soulagé.

Nous quittons la plage quand le soleil disparaît derrière le grand hôtel d'en face, et A. tient à me faire voir leur propriété, à une vingtaine de km de Cannes, même de l'extérieur, puisque G. n'est pas là et parce qu'il a oublié le deuxième trousseau de clés. Depuis qu'il est arrivé, il couche chez un voisin. Le chemin se déroule en silence, dans les sons de la cassette devenue déjà la nôtre, et dans la danse des panneaux et des enseignes lumineuses, il prend l'aspect d'une route de montagne. Sous les pins, la muraille rose clair d'une petite maison, à travers la grille de laquelle je peux distinguer le gravier d'un jardinet assez coquet. A. me dit qu'à la lumière du jour je verrai que tout est très modeste, comparé aux autres résidences du quartier, mais que c'est parfaitement convenable pour les vacances. Il me parle et m'explique d'un ton posé, naturel, et avec juste mesure, et cela fait diminuer mes complexes. Il paraît très sensible à déchiffrer correctement mes humeurs changeantes, et chaque instant passé ensemble crée des liens.

Il m'embrasse doucement. Je regarde ses mains fixées sur le volant, son profil souriant, et je découvre qu'il rajeunit. Je me rappelle que la manière de danser ou de faire l'amour exprime un homme dans ce qu'il a de plus profond, et brusquement ma pensée s'amuse à chercher des exemples. A travers l'espace d'une danse, on peut connaître le vaniteux, le tendre, le cruel, le stupide, le généreux. Bon serpent peut-être, je peux sentir l'autre au premier toucher, si le regard ou la parole n'en disent pas assez. J'aime danser, les occasions sont rares bien sûr, on n'a pas le cœur à cela, et la vie, misérable comme elle est, continue à nous glisser entre les doigts. Avec D. je n'ai jamais aimé danser, probablement aussi parce que la sagesse du couple uni fausse mon amusement.

Je m'aperçois que nous sommes à Nice et que je n'ai pas ouvert la bouche pendant le chemin. Il a respecté ce silence. Dans la petite chambre donnant sur la mer, il pourra reconvertir les mots tendres qu'il a tus.

Je tombe de sommeil, d'ailleurs le moment critique de ma fatigue, c'est toujours dans la matinée, mais je fais des efforts pour soutenir la conversation avec I., assise à ma gauche. Dans le micro, les explications que nous donne N., notre guide d'aujourd'hui, une animatrice pleine de vie, coupent la musique. Sur la route ensoleillée, le car avale les kilomètres, le chemin semble très long. I. sommeille derrière ses verres fumés, les discussions autour de nous se réduisent à un ronronnement monotone, je refais le puzzle des images et des sensations de la nuit dernière. Le premier arrêt dans « le pays du soleil en bouteille », comme dit N., est à Evenos, petit village typiquement provençal, perché à quelques centaines de mètres.

Les remparts du château médiéval offrent une vue unique sur les falaises, la mer, les vignobles et les oliviers varois. I. veut à tout prix prendre une photo de moi debout, telle que je me profile sur le lambeau d'azur qu'un trou immense délimite dans la muraille couverte de lierre sec. Et une autre, avec le petit âne blanc qui se laisse caresser par tout le groupe amusé. Une ruée multicolore dévale en poussant des cris triomphants, ce sont des enfants qui doivent avoir le même âge que C., les mêmes gestes agités et la tenue en désordre, la même frimousse drôlement interrogative. Son souvenir me frappe le cœur avec une brusque violence, et je ne peux retenir les larmes qui laissent des traces sur mes lunettes. I. et M. sont touchées, elles essaient délicatement de me consoler.

A Castelet, la flânerie dans les rues montantes et le vif bariolage des boutiques de poterie, de bijoux, de cuir, de peinture, et de parfums font diminuer ma

tristesse. Tous ces prix me sont inaccessibles, pourtant je possède une fortune inespérée –deux billets de cents francs qu’E., la Norvégienne avait glissés pour moi dans la couverture d’un beau guide en couleurs, à la veille de son départ. Je peux acheter quelques cartes illustrées, une aigle-marine, la pierre des Gémeaux, que j’enfile sur ma chaînette en or autour du cou, et une bague en argent, fort mince, rehaussée d’un minuscule losange, couleur de la Méditerranée. C’est une manière de mettre des traces à l’intention des jours d’automne qui m’attendent chez moi.

La Mairie de la Cadière d’Azur nous offre, après la visite commentée du village aux façades et aux portes fortifiées, un délicieux casse-croûte, avec du kirsch et des boissons fraîches, sur une longue table blanche, à l’ombre.

A Sainte-Anne, le clou de l’excursion, la dégustation des vins de Bandol après la visite des terres et de la cave, et vers le soir, le dîner provençal dans une auberge. Mes nouveaux amis insistent pour que j’essaie aussi les moules, c’est la première fois que j’en mange et je me dis que l’habitude crée le goût.

On rentre à Nice tard dans la nuit, c’était une sortie riche, pour moi plus que pour les autres, sans doute, mais maintenant tout ce que je veux, c’est dormir.

Pour que le cirque soit complet, le gouvernement roumain vient d’expulser grossièrement le Roi, arrivé le premier jour de Noël.

La télévision, fidèle à son « objectivité », a agité l’image d’une monarchie épouvantail, et, dans un chœur offensé, la majorité écrasante du Parlement, la presse du Front, les commères hystérisées, les vieilles communistes et les gens de bien ont protesté contre la présence fulgurante de l’ancien souverain. Trois jours après, des voix ont essayé de prendre la relève en équilibrant la vérité des faits historiques réels, et non ceux fabriqués à l’aide de l’équipe de choc soviétique, il y a quarante-cinq ans. Il est clair que nous avons conquis deux libertés, à partir de décembre dernier: celle de glorifier ouvertement et fréquemment Dieu, avec l’appui des médias, et celle de crier, entre les pages de presque mille journaux plus ou moins grands, notre défoulement national.

Les Roumains ont un goût prononcé du spectacle et se créent des comédies auxquelles ils croient pour de bon. L’approche du Nouvel An a laissé voir un air désabusé dans les rues et dans les yeux des gens, en dépit du soin de la RTV de déverser, entre l’avalanche des cantiques de Noël et des vidéo-clips rock, de sages appels au consensus et à l’entente, au nom de la stabilité du pays. Un jour qui clôt une année de violence, de discorde provoquée et entretenue par les réflexes mal masqués du pouvoir. Je sens simplement que la guerre dans le Golfe pourrait avoir une cachée raison métaphysique, et aussi que les Russes pourraient être prêts à une surprise.

A. m’emmène faire des courses, demain soir G. rentre et il tient à ce que j’achète avec lui tout ce dont j’aurais envie. Sans vouloir ombrager ses bonnes intentions par un refus qui passerait pour de l’orgueil inutile, je pense que vraiment, je n’ai besoin de rien, la France a coupé mon appétit d’acheter. Il est tendre et inquiet devant ma mine un peu lasse, c’est que j’ai mal dormi, c’est qu’il fait horriblement chaud, c’est que peut-être je commence à être amoureuse, et c’est fatigant.

Au magasin « Carrefour » j'erre dans les rayons, le même ahurissement peint sans doute sur le visage. Je me garde de toucher à quoi que ce soit, de crainte qu'il n'interprète mon geste comme étant une préférence. C'est le cas du paquet de « Tampax », qui atterrit dans le chariot, et moi, je rougis jusqu'à la racine des cheveux. A ses insistances, je finis par reconnaître tout de même, qu'il me faudrait un sac de voyage pour moi et un jean pour C. Il entasse aussi de bonnes choses inimaginables, destinées à un dîner à deux, qu'il veut m'offrir dans le jardin de sa propriété. G. était passée la veille et avait laissé les clés chez les voisins. Peut-être qu'il veut, lui aussi, mettre des traces et retrouver plus tard cet été. Moi, j'aurai du mal à oublier la table ronde et blanche, éclairée par deux bougies, le repas chic qu'il a l'ambition d'arranger seul, le chant des cigales et le soir au léger parfum de conifères. Un vague besoin de chercher dans des sujets sociaux et politiques un contrepoids à l'apparence trop romantique du moment.

En me ramenant à Nice, il me dit que G. revenue, ils passeront me voir dans la semaine, en couple, et ils m'inviteront sagement dans leur maison, à Cannes. Là où nous en sommes, faire semblant de n'avoir encore rien vu et mimer la surprise devient un faux-fuyant plutôt nécessaire. Je nous comprends tous, plus ou moins fautifs. Tout de même, je me découvre heureuse de marquer une pause entre l'intensité des moments passés avec A. et l'inévitable entretien à trois.

Aujourd'hui, profit plus spécial au séminaire de littérature, Mlle J. nous fait voir en vidéo *Camille Claudel*. Je passe une partie de l'après-midi à lire et à rédiger une dissertation, ensuite je descends avec I. et M. pour prendre un café. Dans le petit parc, en face du Resto U, on vend des bouquins dans toutes les langues, je m'achète un Chase pour cinq francs, en souvenir de ma thèse d'il y a deux ans sur le roman policier. R., l'Italien, vient nous rejoindre et on longe ensemble la mer sombre sur la Promenade des Anglais qui reprend, dans l'animation du soir, ses tentations vivement éclairées. Et brusquement, je réalise que tout cet éclat qui m'entoure, au milieu duquel je me trouve plongée par l'ironie d'une chance, a cessé de m'éblouir, et un élan de sympathie attendrie me rend plus proches et plus familiers ces gens qui s'affolent à vivre.

J'éprouve la soif torturante d'avoir mon petit C. auprès de moi et de boire l'émerveillement dans ses yeux. Et à mon tour, je fais la constatation banale que la vie n'est ni brillante, ni terne, c'est le projecteur caché en nous qui joue sur elle.

C'est mercredi, le 15 août, jour férié et jour de vacances. Je refuse à nouveau la proposition que me fait R. pour une sortie à Saint-Tropez, je lui dis que j'ai l'intention d'aller écouter la messe. Comme il insiste pour m'y accompagner, je deviens plus ferme, car je tiens à me rendre seule à l'église. C'est la journée la plus calme passée à Nice, sereine, paisible, comme les rues et les avenues que l'agitation quotidienne épargne temporairement. Je préfère le boulevard Gambetta et je prends mon temps à contempler, cette fois-ci sans complexes, les vitrines et les étalages chargés de fruits et de fleurs. Dans le jardin d'Alsace, ce n'est plus l'été sec qui couvre de feuilles les allées, mais un souffle léger d'automne, qui effleure autrement le voile de ma petite robe. Je franchis le seuil de l'église Saint-Pierre le coeur rempli d'une unique prière, que la miséricorde divine ouvre les yeux et l'esprit des Roumains. Pour eux, les larmes et des pensées à distance, pour eux un cierge allumé à l'autel de la Vierge.

Invitation au Château de Valrose, à la réception offerte en l'honneur des participants aux cours, par le président de l'Université, moment très agréable, où j'ai l'occasion d'exprimer ma reconnaissance et d'entendre aussi des propos aimables sur la persévérance de mon entreprise.

A. et G. ont laissé un message, ils sont impatients de me revoir enfin, en France, et ils me donnent rendez-vous ce soir, à sept heures, en face du restaurant. Décidément, la journée est chargée, après une émotion officielle, celle d'un rôle ingrat. Je prends une douche, je mange une banane et je me prépare un café fort, tout en enregistrant la baisse rapide de mon humeur. Je mets un ensemble turquoise, qui me plaît, et je me donne quelques conseils avant de descendre.

La voiture de G. est superbe, blanche, un dernier modèle, avec tous les gadgets nouveaux. G. est joliment bronzée et boîte un peu, elle a une robe-pantalon vaporeuse, décolletée, un petit sac en cuir luisant, attaché à la ceinture, beaucoup de bijoux, de chaînettes et de bracelets qu'elle fait tinter à chaque mouvement, et une vivacité qui l'empêche de se fixer longtemps sur quelque chose. Il y a un an, elle semblait plus calme et moins ridée. Son bavardage me rend service, je passe plus facilement sur de pénibles répétitions qu'A. écoute d'ailleurs d'un air très intéressé, ou plutôt c'est l'effort de mon jeu qu'il est en train de soutenir. Nous allons dans la Vieille ville. Pour moi, son pittoresque séduisant est une surprise, c'est ici que je sens réellement le port de Nice, sous le soleil du midi, avec son tempérament, ses bazars, ses guitares. Je dois marquer mes préférences pour un restaurant, un plat, un vin ou un dessert, et bien sûr, je fais un choix simple, une pizza et une crème aux fraises. C'est à eux de choisir le vin, ce sera du Bandol.

Je commence à ressentir le confort du détachement amusé en observant leur couple, un ensemble dont l'effet est d'amoindrir les parties, et A. paraît saisir mon changement. On va ensuite à Monte-Carlo, puisque je ne l'ai pas encore vue... By night, la ville est magnifique, moins sage et touristique, plus provocante, affichant avec désinvolture le risque de l'aventure financière ou sentimentale.

Cette fois-ci, les salons sont pleins de monde, G. m'explique la petite roulette et le Black Jack, mais je n'y comprends rien, ce sont les visages des joueurs qui me fascinent. Je m'amuse à tenter ma chance à une machine à sous, où deux jetons d'un franc m'en apportent treize. Je décide que c'est symbolique, ils observent que je me fais rapidement à la vie capitaliste.

Il est déjà très tard quand on rentre à Nice, et clouée sur le siège avant, je m'efforce d'être attentive au verbiage de G., qui roule à toute allure, en brûlant les feux, de temps en temps. Je ne souhaite que me retrouver seule, dans ma petite chambre. Ils m'invitent à déjeuner chez eux dimanche prochain, avant que G. ne retourne le même jour à Roussillon pour son travail, et ils tiennent absolument qu'une fois les cours finis, je me repose quelques jours là-bas, afin de pouvoir affronter le grand voyage du retour. Dans le noir, avant de glisser dans le sommeil, je revois les deux visages si différents d'A.: le mari de G. et mon compagnon du tour de la Côte.

Un hiver doux et sec, un temps d'avril pour un début de janvier. C'est dimanche, j'ai passé la matinée à tisser des phrases, D. à faire la queue pendant deux heures pour des oranges, C. aussi, dans un autre endroit, pour des bananes vertes. Maintenant nous déjeunons, en suivant un magazine à la télé. Un reportage sur le dernier championnat mondial d'échecs.

Des créatures qui consomment leur vie dans la pureté de la logique et des éclairs de l'esprit, d'autres qui dépensent leurs millions de minutes à gratter la terre pour y trouver de quoi subsister... Je me dépense correctement, non sans une certaine conviction touchante, dans les cours, la cuisine, la famille. Mais je crois profondément, avec la même force dont il m'arrive de souffrir à cause de la médiocrité de mes possibles, à l'existence d'une beauté innommable des énergies, de l'abstraction des dernières structures mentales. Le bonheur serait d'y accéder. Et l'amour ? Oui, en tant que connaissance des possibles.

J'allume une cigarette, en regardant vers la gauche l'image des chaînes lumineuses qui délimitent le rivage, si familière, qu'elle m'appartient déjà. A mon départ, j'avais pensé à emporter au fond de la valise un paquet, prévu à de tels moments. J'ai cessé de fumer il y a trois ans, à l'époque où j'avais rencontré J. et j'avais commencé à vivre un amour inconcevable. Et soudain d'autres images, d'autres sensations, des paroles dites et écrites s'insurgent contre l'emprisonnement que je leur avais imposé, prêtes à balayer les impressions du présent. Je sens à nouveau mon estomac se nouer au souvenir du tremblement de terre qui s'était déclenché au moment où je parlais au téléphone. C'était mon anniversaire, lui, il revenait de France, il avait fait avant moi le voyage dont nous avons tant rêvé, et il m'envoyait un jeu linguistique pour C. et un Micro Robert pour moi. La Normandie était fantastique, la Roumanie était le plus sale pays, je devais faire de mon mieux pour n'y jamais revenir. J'avais ri et j'avais répondu qu'au risque de passer pour une idéaliste, je ne resterais pas en France. Et là-dessus, le tremblement de terre avait coupé la ligne. On avait parlé de nouveau avant mon départ, toujours au téléphone et en parfaits amis, en respectant le pacte de ne pas parler de nous. D'ailleurs, tout autour était en ébullition, les massacres de la Place de l'Université, les nouvelles mises en scène de la Securitate, l'horreur et la confusion des gens.

Je tâte le paquet de cigarettes sur la table, tout en pensant à une possible publicité : « *Faites spécialement contre les dégâts de la mémoire involontaire* ».

Nous montons lentement la route, entre la lisière du sous-bois et les villas qui nous accueillent sur la gauche, silencieuses et élégantes. Il y en a de très coûteuses, mais aussi de plus modestes, me dit A., comme la sienne, typique pour un Français moyen. Je m'amuse à me voir à l'intérieur d'une telle construction avec jardin entouré de grillage, avec des allées couvertes de gravier blanc, avec une piscine, tâche bleue sur le vert cru, avec toutes les commodités de la vie civilisée à ma portée. J'essaie aussi d'imaginer les propriétaires. Partout, indifféremment des facilités, inexistantes ou sophistiquées, les gens restent probablement les mêmes. A. se lance dans un exposé sur les lois de la richesse et de la fortune, les systèmes et les régimes. Oui, je comprends. C'est un après-midi calme, au ciel couvert, dans les blancs de la conversation je peux même entendre les rares gouttes sur les feuilles. Le rôle de spectatrice peut être confortable.

A. est resté encore deux jours après le départ de G. Il me dit qu'au moins je dois profiter de sa voiture et de lui, en tant que guide. Modeste, bien sûr.

La route est magnifique, j'ai en face de moi la beauté rocheuse des Alpes, sur la droite, le bleu méditerranéen qui s'éloigne, en épousant le vert des prés, et à gauche cet homme qui ne me restitue pas la France touristique, mais celle qui existe en moi depuis longtemps, un amour, une raison d'être. De nouveau, la tentation de me pincer légèrement le bras posé sur la vitre et avoir ainsi la confirmation de la réalité. Je ferme les yeux et je serre fort les paupières, en imprimant pour quelques secondes, une image fugace. Le bonheur a l'intensité d'un éclair, le secret est d'arrêter le présent, de ne pas le laisser envahir par le passé ou par le futur. Je refuse de me rappeler maintenant que tous les instants ne sont que des passés continus.

Les villages provençaux et la poésie des pierres agencées dans des maisons qui respirent non pas la poussière de l'ancien, mais le parfum des siècles, gardé avec raffinement dans la fraîcheur de l'actualité... De loin, ils surgissent comme des agglomérations solitaires d'habitations et de tours, entourées de verdure, mais en m'approchant je constate qu'ils sont très vivants, que les ruelles étroites, bordées de boutiques chic et chères, sont loin d'être désertes... Je n'oublie jamais l'église, m'y retrouver seule pour un moment, dans l'austérité et la paix et y puiser de l'énergie.

A Saint-Paul, l'animation autour de la pétanque et les gens attablés à la terrasse du café créent une si forte illusion du cinéma, que je frappe dans les mains, ravie. Le village d'Eze est un équilibre subtil entre le raffinement excessif et le snobisme, des masques stylisés, suspendus au-dessus des tea-rooms, des vitrines offrant dans un clair-obscur recherché un mélange d'orfèvrerie, de tableaux, de menus objets, de châles, de velours et de cierges, l'ambiance musicale classique, qui invite discrètement à passer sous la voûte d'entrée, tout relève presque savamment de la singularité du charme.

Quand nous montons les ruelles de Gourdon, c'est déjà le soir. J'entre dans la petite église sombre et vide, et je me sens fondre aux derniers rayons que reflètent les vitraux. A. m'attend devant une boutique de parfums. Le propriétaire s'empresse à vaporiser sur ma main un échantillon de marque, et sa politesse commerciale me bloque un peu, de la même façon que me bloque le bifteck saignant, tellement français. Il y a des habitudes qui ne s'acquièrent pas facilement, l'écart est trop grand. Aux insistances d'A., je choisis un flacon de jasmin, dans un emballage si délicat, qu'il est à lui seul un bijou.

Et de nouveau cette impression inconfortable d'immérité, qui met en ombre la joie de voir que l'on m'offre une petite chose exquisite. Je préfère plutôt m'acheter ce dont j'aurais envie avec mon propre argent, quant aux cadeaux, plutôt en faire que recevoir. C'est un de mes bonheurs secrets, celui de procurer une joie à quelqu'un, bien que ces moments soient rares, car je redoute toujours une implicite obligation réciproque. Accoudée au bord d'une muraille, je respire les effluves de jasmin que je conserve dans la main, et me laisse emporter par la tendresse du paysage au loin, par la sûreté chaude du bras qui m'entoure les épaules.

C'est une journée brillante, la dernière que nous passons ensemble sur la Côte d'Azur, et nous commençons par Monaco. Il va sans dire que j'en suis amoureuse. Nous monterons la rampe en escalier, pavée de briques rouges, qui mène à la place du Palais. A prend des photos de moi toutes les fois qu'il pense trouver une vue qu'il veut animer de ma présence: dans le chemin, sur les marches, en sortant de la Cathédrale, dans le jardin, devant le Palais au moment de la relève de la garde. J'ai vu Monaco à trois moments de la journée, l'après-midi vers le soir, la

nuit, et maintenant, en plein jour, sur le Rocher, site touristique par excellence. Je me sens à l'aise, le plaisir de savourer tranquillement d'ici, sous la montagne, les démesures et le charme fascinant de Monte-Carlo et de ses yachts étincelants sur l'intensité du bleu, me relie à ces étrangers qui s'agglutinent partout. Au café d'en face, à l'ombre, nous prenons des sandwiches et buvons du thé glacé. J'enregistre le contour de la montagne dans l'air qui vibre, l'entrée blanche du Palais à cinquante mètres, le silence amoureux d'A. qui me regarde, le temps qui s'arrête à nouveau. Jusqu'au soir, on prend les routes qui s'enroulent en rubans argentés autour des côtes à demi boisées, on flâne dans des villages perchés, dont le style m'est devenu si familier, et je continue à entasser une foule de sensations destinées à plus tard, quand le temps ne me servira qu'à y mettre de l'ordre. La soirée est tendre, la séparation risque de nous brûler. Demain, les vacances d'A. vont prendre fin. Il retourne à la maison, là où je pourrai le retrouver dans une semaine. Mais ce sera pour jouir de l'hospitalité d'un couple d'amis.

Ces derniers jours sont très sages. A. m'avait accaparée, j'en avais profité et j'avais englouti des morceaux de la Riviera, en pleine euphorie de la vitesse et de l'amour. Maintenant, je mets du temps à me balader dans les rues de Nice, à entrer dans les boutiques et dans les magasins, à fouiller un peu afin de dénicher des prix pour moi. Je peux m'offrir une paire de chaussures d'été et quelques produits de beauté, normalement introuvables chez nous.

R. l'Italien est déjà parti et il a tenu à ce que je lui vende l'un des deux petits tableaux que ma mère avait peints et m'avait donnés au départ, et que j'avais rangés sur l'étagère. Comme moi, il avait préféré les fleurs de champs qui revivaient dans la chambre morte de chaleur. Les quelques cents francs que j'ai dans mon sac m'autorisent même à me hasarder au-delà des vitrines des Galeries Lafayette, ne serait-ce que pour m'imaginer habillée autrement. Et paradoxalement, c'est bon pour le moral.

Je vois en ville avec I. et M. *Cyrano de Bergerac*. Dans une petite salle, discrètement élégante et confortable, je goûte le bonheur d'un film superbe.

A l'Université, le spectacle des ateliers de musique, de danse et de théâtre marque la fin des cours. Je suis trop loin de l'enthousiasme de ces jeunes et aussi trop vulnérable à l'idée de fête scolaire, de tout ce qui peut avoir un rapport avec mon métier suffisant, ennuyant, après tout. La boule dure, mélangeant des nostalgies et la conscience de mon existence d'une médiocrité sans issue, vient de se fixer à nouveau dans ma poitrine, en empêchant même la délivrance des larmes. Le spectacle est peut-être réussi, en tout cas joyeux, mais je me sens brusquement vieille et étrangère. Et pour la première fois je me pose la question de savoir ce que je cherche là.

Je regagne ma chambre et retrouve le clignotement constamment amical des lumières de Nice. Je le reverrai encore demain soir, avant de quitter définitivement la ville, vendredi à midi.

Mes amies décident de fêter la dernière soirée et m'invitent prendre un verre, elles disent que c'est leur tournée, il ne me reste qu'à souhaiter que ce soit la mienne aussi, un jour...I. nous prend en photo sur la Promenade. On descend ensuite sur la plage et je fais mes adieux à la Méditerranée. Le flash surprend le geste dont je remercie la mer, en la prenant dans le creux des mains et en l'embrassant. Ce sera une merveilleuse photo, l'immensité sombre en arrière-plan et ma robe fleurie, en voile transparente, sur les galets éclairés.

Sur la terrasse du « West- End » nous passons un sympathique moment- souvenir, devant un verre de vin blanc et une glace abondamment décorée, à écouter chanter un couple qui remplace avec succès un groupe entier.

C'est aussi le soir où l'on échange de gentils cadeaux, des adresses, des souhaits et des promesses. Lorsque je monte dans ma chambre, F. me dit qu'il veut offrir un livre à mon fils, et il me donne un billet de cent francs. Heureusement, j'avais emporté dans mes bagages quelques petites choses en bois sculpté, de l'artisanat roumain destiné aux éventuels amis que je me serais faits en France, et je me réjouis de pouvoir offrir à mon tour. L'autre tableau de maman aura la chance d'égayer la chambre d'l. au Canada.

Je ne quitte pas Nice à une heure romantique, mais classique, juste après le déjeuner, en plein soleil et en traînant mes bagages dans les rues très circulées, ce qui atténue les effets de la séparation. C'est à peine de la fenêtre que je revois la même Côte, mais elle défile à rebours, à un autre moment de la journée. Le même coeur qui, il y a une vingtaine de jours s'ouvrait timidement sous l'émerveillement de la première rencontre, se serre maintenant en boule douloureuse. A mesure que le train glisse dans la verdure, peu à peu, je m'éveille en touriste qui profitera de cinq jours de plus pour admirer la France de la région Rhône-Alpes.

L'azur méditerranéen s'est refermé sur le brin de chaleur unique que je conserverai désormais en moi. **On ne vit jamais assez longtemps pour oublier.**

A Valence je dois descendre, c'est A. ou G. qui passera me chercher pour m'emmener à la maison. Mais la chance avait décidé d'éloigner tout ce qui aurait ombragé l'éclat de cet exceptionnel mois d'août.

Je le vois s'avancer, habillé d'une chemise claire, un sourire heureux dans ses yeux bruns. Il range mes bagages dans le coffre, ouvre la portière. Il reste au volant sans démarrer, il continue de m'envelopper du même regard tendre, pendant que je raconte mes derniers jours à Nice. Il me dit que probablement les planètes qui nous sont favorables se trouvent alignées dans une position rare, et que G. est retournée dans le Midi, afin de soigner sa cheville. Elle vient de prolonger d'une semaine son arrêt maladie, et elle a dû repartir pour profiter des bains de mer. Non, je ne dois pas rester comme ça, un peu confuse, ou me faire des soucis inutiles, d'ailleurs elle appellera pour me souhaiter la bienvenue.

J'accepte donc, que le soleil tout puissant s'amuse à mettre en désordre des rythmes de vie habituels. Nous entrons dans le village. Je remarque la cloche de l'église qui se met à sonner, A. dit que c'est pour mon arrivée. La maison, grande à mon avis et modeste selon A., me reçoit avec l'hospitalité chaleureuse qu'il transmet à chaque pièce visitée. Après un premier quart d'heure de légère déroute, où il m'arrive de me tromper de chambre ou de couloir, je sens comment je m'adapte, peu à peu, et la présence- absence de l'autre femme ne me gêne plus.

L'hiver montre enfin ses dents. Un froid sec, qui fouette le visage. Les plaies avivées sur les mains de C. sont autant de déchirements dans mon coeur. Dans l'appartement, le chauffage est capricieux, pour la nuit je mets de nouveau des chaussettes et un pull, dans la matinée on fait couper l'électricité, juste de quoi dérouter le frigo, le prix de l'essence a doublé sous le prétexte de la guerre du Golfe. Le temps n'est plus perceptible, la chute dans laquelle s'engage avec confiance ce peuple est vertigineuse.

Aujourd'hui, en rentrant de l'école, j'ai trouvé dans la boîte aux lettres un avis pour un colis étranger à retirer à la douane. J'ai pris un taxi, j'ai fait la queue pendant une heure, j'ai signé deux fois, j'ai payé une taxe et on m'a enfin, remis un paquet défilé, vérifié, qui ne cachait ni une petite bombe, ni de drogues, mais des chocolats. Cadeau de Noël de la part d'E., la consultante norvégienne, envoyé un mois auparavant et arrivé donc avec une surprenante rapidité. La boîte luisante rouge, avec sa couronne royale dorée en relief sur le couvercle et ses figurines brillantes, rangées avec fantaisie, est une petite merveille qui ravit C., c'est un pont soudain.

J'ai découpé la couronne imprimée à l'intérieur, sur un échantillon, et je l'ai collée discrètement sur le mur, dans la salle de classe, entre la Déclaration des Droits de l'Homme et la carte du Midi de la France. Au milieu de ces symboles et de la confiance que je lis dans les yeux de mes élèves, la vie de taupe devient plus supportable.

Cette fin de semaine m'a apporté une seconde lettre que je n'aurais pas souhaitée. La première, reçue en septembre, c'était le coup de massue que J. avait voulu m'éviter, en espérant que je ne reviendrais plus de mon voyage en France. Il s'était décidé pour « le suicide moral », comme il disait, et s'était marié. A présent, il avait le fils que je n'aurais jamais pu lui donner. Il avait, enfin quelque chose qui lui appartenait en propre. Son sentiment de culpabilité avait disparu, il était sûr que notre liaison si profonde et si intense, qui s'était actualisée seulement comme un amour, existait toujours. Il m'aimait et surtout ne pouvait pas accepter l'idée de cesser d'exister pour moi.

Je me suis demandé ce que j'aurais fait si je l'avais su avant mon départ. Serais-je restée en France? Plutôt non. Un équilibre que je traite souvent de bourgeois et de médiocre m'en aurait empêchée. D'un côté mon conformisme, la peur des autres et l'horreur d'être atteinte par leur étonnement, de l'autre mon besoin de liberté, illimité, la forte révolte contre tout ce qui l'entrave, la conviction que tout est possible. Lui, il n'était pas un combattant, la crise d'identité déclenchée il y a deux ans avait pris le dessus. Quant à moi, le seul combat que je mène prend la forme de la fidélité absolue à l'idée de liberté, ce n'est qu'au fond de mon âme que je ne fléchis jamais...Ce jour-là, en septembre, sa lettre était arrivée avec une autre, d'A., qui me confirmait que G. avait passé ses vacances avec un ami, dans un hôtel à Cannes. Ce qui avait eu l'effet d'un anesthésiant. Tout était trop récent et trop vivant pour moi, sous l'envoûtement de la Méditerranée, qui persistait encore. Peu à peu, la réalité s'est confortablement installée. J. est mort pour moi, et avec lui le meilleur de ma jeunesse, de mon élan, de mon espoir. Il y a quand même un gain pour la femme que je suis, c'est la perception normale du temps, qui avait été brouillée par cet amour. Finie l'attention panique dont j'observais chaque partie de mon corps, avec l'arrière-pensée de ne pas faire ressentir la différence de nos âges. Je suis délivrée, j'ai bien trente-sept ans.

A. et la France se trouvent à deux mille kilomètres. Autour de moi, un carnaval tragique, aux proportions nationales, qui n'en finit pas. Je dois penser ma vie au milieu de ce monde surréaliste et essayer de faire quelque chose si je ne veux pas en être submergée. Apprendre l'espagnol, lire en anglais, suivre des cours d'allemand, surveiller le travail de C. en maths et en français, autant d'échappatoires. Et dans ce rythme endiablé, cette deuxième nouvelle d'outre-tombe. Je me croyais déjà définitivement forte, mais ce soir, en rentrant à pied du cours d'allemand, j'ai vu tomber la même neige qui, un autre hiver cachait nos pas dans les rues désertes de

la ville, ou qui fondait dans mes cheveux, là-bas, à la montagne, sur les marches de notre villa préférée, celle que J. avait décidé d'acheter un jour pour nous. La plaie chaude dans mon coeur va se refermer lorsque j'arriverai à la maison et que la porte s'ouvrira sur le sourire de C. ou sur un mot taquin de son père.

Cinq jours et cinq nuits avec A. Le café fumant dans les bols blancs et les croissants beurrés du matin, à la grande table ronde, en bois, en face des fenêtres qui commencent à s'éclairer. L'auberge de montagne, plus accueillante encore dans le brouillard épais, sous les rafales de la pluie, et la tisane brûlante. La cathédrale de Vienne qui reçoit nos remerciements et nos prières. Le dimanche passé à Lyon, le cinéma et le salon de thé. Le marché pittoresque du quartier où l'on choisit le déjeuner, et l'immense bouquet de chrysanthèmes blancs, les premiers en cet automne unique qui débute pour moi ailleurs. Les instants de vérité absolue dans la nudité des nuits, et aussi le brusque besoin de l'aimer et de l'entendre dans ma langue, le sentiment étrange que le français ne me suffit plus. Son sourire encourageant sur le quai, démenti par les larmes qui lui embuaient les yeux, le « je t'aime » dont il m'a effleuré les lèvres avant de descendre du train. A. s'éloigne, dans quelques heures la France aussi.

Mon voyage recommence, mais le chemin inverse rapetisse toutes les dimensions autour de moi. Je ne retrouve plus l'éclat qui m'avait éblouie, il y a un mois, et Stuttgart est un endroit familier, où je me débrouille avec aisance. Après avoir téléphoné à A., j'achète *Romania Libera* et juste comme à ma première descente, je sens mes larmes glisser et la même révolte m'écoeur. Rien n'avait changé là-bas, au contraire, tout avait empiré. Mais, dans le fond, qu'est-ce que j'avais cru ? Je passe soixante-douze heures debout ou assise, sans pouvoir m'allonger un peu dans une couchette, en regardant mes pauvres pieds enflés, serrés dans des espadrilles.

J'arrive avec un retard symétrique de cinq heures dans la gare de Bucarest, qui, avec ses tubes de néon aveugles, paraît le comble de la misère. J'avais réussi à appeler de Prague, D. m'attend, heureux de me revoir, mais déçu. « Vraiment, tu n'aurais pas eu le moyen de rester ? Tu te rends compte qu'ici c'est l'enfer ? ».

Nous passons la nuit à l'Hôtel de la Gare, où il avait réservé, je raconte comment je peux, avant de sombrer dans un sommeil douloureux, balancée par le branlement du train. A cinq heures du matin, l'appel de la réception nous réveille, comme nous l'avions convenu. Les yeux fermés, je décroche dans un geste réflexe et remercie en français. J'allume, et c'est à peine au moment où je vois la chambre minable et le cafard noir, surpris sur le mur d'en face, que j'ai le choc du retour. Et D. d'arrêter, le pauvre, ces sanglots désespérés, qu'il ne pourrait comprendre qu'à moitié. Dans quelques heures nous serons à la maison. Tout mon coeur se remplit de chaleur sous la joie impatiente de serrer dans mes bras le petit corps de C.

Et brusquement, une anecdote triste, lue quelque part, me vient à l'esprit. Un jour, une taupe a quitté les galeries souterraines, en emmenant son fils afin de lui montrer le monde extérieur. Pendant ce voyage, le petit a eu quelques révélations :

« -Maman, qu'est-ce que ces lumières qui brillent au loin ?
- Ce sont les étoiles, mon fils.

- Et cette musique divine que l'on entend ?
- Ce sont les oiseaux, mon fils.
- Et ce parfum enivrant, et les mille couleurs qui nous entourent ?
- Ce sont les fleurs, mon fils.
- Mais, maman, s'est écrié le petit, si tout est si merveilleux ici, pourquoi vivre là-bas, dans le noir et dans la boue ?
- Parce que c'est là notre patrie, mon fils. »

Un jour, la lumière éclairera aussi le pays des taupes, là où Dieu avait décidé que je naisse, là où moi, j'avais décidé de vivre.

La leçon de Camus change. Il n'y a pas de destin qui ne puisse être surmonté par l'espoir fou.

Septembre 1990- janvier 1991

Nice, août 1991. La même fenêtre qui s'ouvre sur un bleu hier éblouissant, la même ville que je découvrais hier fascinée, les mêmes gens que j'ai croisés, par hasard, dès mon arrivée. Mais on ne retrouve jamais les mêmes eaux du même fleuve. Sentiments et images sont passés sur le papier. Heureusement pour moi, car aujourd'hui je suis condamnée à découvrir que le décor est en carton, et que la peinture peut s'écouler...

Nice, septembre 1991. Je vis dans un espace mort. J'ai remplacé les feuilles vivantes des livres par les feuilles mortes, que je ratisse chaque matin dans le jardin d'une vieille dame. Des feuilles mortes comme mes cheveux qui n'ont plus de vigueur, comme mes espérances trop violentes et insensées de l'année dernière.

Il suffit de penser à C., de revoir ses plaies, son petit corps, ses yeux clairs où je me reflète, centre du monde, pour que je serre les dents et que je ravale mes larmes.

Pour lui, j'ai répété ma chance et j'ai choisi un exil de quelques mois, en m'obstinant à me convaincre que le dernier mot de la médecine me laisse encore de l'espoir.

Pour son arrivée, que je prépare durement de mes mains, je dois résister, même si mon coeur et mon cerveau éclatent en mille morceaux, que je recolle de sorte qu'ils refassent un coeur qui endure et un cerveau qui raisonne.

Je relis mon texte. Entre l'ironie tendre d'un titre pastiché et le regard avide de l'étrangère, qui réécrit à sa façon une « lettre persane », j'ai été vraie. Par amour et par pudeur, j'ai emprunté le biais du français, mais maintenant, l'émerveillement de la première rencontre dilué, je sais qu'il n'y a que dans la langue-mère que se réfugie la souffrance d'une mère... Et le roumain a la vocation de l'exprimer. Je n'ai pas le don de la fiction, et si jamais j'écrivais un autre texte, ce serait pour détromper les naïfs qui croient qu'ailleurs, dans une terre promise, se trouvent à l'état pur, des valeurs qu'ils n'ont pu connaître.

Ce second séjour en France me fait rajouter un point d'interrogation au titre et me demander si je ne viens pas de troquer un enfer contre un autre.

Pourtant, grâce à ces Français qui m'ont tendu la main, je n'oublierai pas que
« *S'il est une chose que l'on puisse désirer toujours et obtenir quelques fois, c'est la
tendresse humaine* ».

Tous les droits concernant ce texte appartiennent à son auteur